



"Etude du conditionnel français"

Jean-Marie Merle

► To cite this version:

Jean-Marie Merle. "Etude du conditionnel français". Jean-Marie Merle. Etude du conditionnel français et de ses traductions en anglais, Ophrys, p. 7-71, 2001, Collection "Linguistique contrastive et traduction", 2-7080-0983-4. hal-00671215

HAL Id: hal-00671215

<https://hal.science/hal-00671215>

Submitted on 16 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives| 4.0 International License

PREMIÈRE PARTIE

Étude du conditionnel français^{*}

p. 7

Introduction : conditionnel et condition

Le terme de **conditionnel** paraît œcuménique, mais cet œcuménisme est trompeur. L'immense majorité des non-grammairiens interrogés répond :

1. que le conditionnel est un mode (92,3 % des personnes interrogées lors d'un sondage réalisé auprès de 312 non-grammairiens de 18 à 50 ans considèrent que le *conditionnel* est un mode (cf. ch. 1) ;

2. après réflexion plus ou moins longue, que tous ses emplois ont sans doute en commun (comme invariant) que l'on devrait pouvoir retrouver une condition, exprimée ou non, derrière tout énoncé au conditionnel. Ainsi se livre-t-on à des tentatives plus ou moins heureuses :

- « futur dans le passé » : *il m'a dit qu'il viendrait* (=> ? condition implicite = *si tout se passe / ? passait comme prévu*) ;

^{*} Jean-Marie Merle, Université de Nice Sophia Antipolis, Laboratoire *Bases, Corpus, Langage* (UMR 7320).

Première partie de

Jean-Marie Merle, 2001, *Etude du conditionnel français et de ses traductions en anglais*, Paris / Gap, Ophrys, p. 7-71.

- « conditionnel journalistique » (de « précaution » ou de « reprise ») : *le président aurait pris la résolution de...* (=> ? condition implicite = ?? *si notre source d'information est / ??? était fiable*) ;
- « conditionnel » ludique : *je serais le roi et toi mon écuyer* (=> ? condition implicite = *si tu es / ? étais d'accord*) ;
- « conditionnel conjectural » : *il y aurait donc une erreur quelque part* (=> ? condition implicite = *si mon interprétation est / ?? était exacte — si je ne me trompe / ??? si je ne me trompais*) ;
- « conditionnel hypocoristique » : *je voudrais vous demander...* (=> ?? condition implicite = ? *si je n'empiète / ??? n'empiétais pas trop sur votre temps*).
- « conditionnel d'atténuation (hypocoristique + conjectural) » : *j'aurais plutôt l'impression que...* (=> ? condition implicite = ?? *si mes observations sont / ??? étaient exactes*)

p. 8

On constate très rapidement :

1. qu'il n'est pas légitime – et qu'il est même souvent absurde – de rechercher une condition derrière chaque « conditionnel » :

- « conditionnel de prédestination » : *Henri IV, qui serait assassiné en 1610, eut néanmoins le temps d'assainir les finances du pays* (=> ??? condition implicite = ??? *si son destin s'accomplissait*).

2. que l'on ne parvient pas à maintenir le type de repérage signalé par l'imparfait et dont la présence est caractéristique des systèmes hypothétiques contenant un conditionnel : (Ex : *S'il faisait beau, nous *irons / irions à la campagne*).

Ainsi, admettre le système hypothétique *Il y aurait donc une erreur* (erreur n°1) *quelque part... si je ne me trompais* (erreur n°2), reviendrait à anéantir la valeur conjecturale (interprétation d'une situation) du conditionnel en introduisant pour repère (parasite) la référence à une seconde erreur *via* le préconstruit implicite (soubassement de la protase) *mais je me trompe* ;

– et peut même aboutir, par identification des deux erreurs (erreur n°1 = erreur n°2), à une seconde impasse : ??? « il y aurait donc une erreur quelque part si je n'étais à l'origine d'une erreur (??? de cette erreur) » ;

3. qu'il est difficile de décider d'un « prototype »¹ de conditionnel, ou d'un « air de famille » du conditionnel – que l'on peut à juste titre préférer appeler *forme en -rais*² – pour la bonne raison que toute réflexion dans ce domaine est conditionnée par la parenté trompeuse induite par la dérivation condition => conditionnel. Autrement dit, il est illusoire de demander au non-grammairien de s'interroger sur l'invariant de la forme en *-rais*, si on lui fournit en même temps la réponse. Le terme choisi implique :

Page 9

1. que le prototype de la forme en *-rais* est le conditionnel ;
2. que toute tentative de dégager les traits les plus caractéristiques de cette forme est orientée vers la recherche de la condition adéquate.

Conclusion inévitable : le prototype du conditionnel ne peut être que le conditionnel.

¹ *Prototype*, ou type premier. Non pas dans le sens d'archétype, mais, en synchronie, dans le sens de type le plus représentatif. cf. Georges Kleiber : « *La sémantique du prototype* », Paris, PUF, 1990.

² R. L. Wagner et J. Pinchon signalent que, dès le XVI^e siècle, le grammairien Meigret avait proposé de l'appeler « forme en -rais » (*Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1991, p. 390).

CHAPITRE 1

Le conditionnel : temps ou mode ?

p. 10

1. Du « mode conditionnel » au conditionnel « temps de l'indicatif », un long détour et une transition délicate

Au début du XIX^e s., le débat semblait en voie d'être tranché. A l'encontre des grammairiens partisans d'un mode « incertain », « suppositif » ou « conditionnel », inspiré de l'optatif grec, Destutt de Tracy³ (1803 : 229) prend parti en ces termes : « [...] plusieurs regardent [le conditionnel], et suivant moi avec beaucoup de raison, comme faisant partie du mode indicatif. » Mais le parti adverse (Ch.-P. Girault-Duvivier, in *Grammaire des grammaires*, Paris, 1811, puis F.-J.-M. Noël et Ch.-P. Chapsal in *Nouvelle grammaire française*, Paris, 1823) finira par l'emporter officiellement en 1910 (Voir Wilmet 1997⁴ : 289) et la grammaire scolaire présentera le conditionnel comme un mode, le coupant ainsi du futur qui, lui, restera un temps de l'indicatif. La position des linguistes a beau être à peu près unanime quant à l'appartenance du conditionnel à l'indicatif, les grammaires scolaires n'en continueront pas moins de le présenter comme un mode à part.

C'est ainsi que nous avons appris – ou du moins la plupart d'entre nous – et que les collégiens apprennent encore souvent (voir, par exemple, *Le Robert & Nathan Conjugaison* 1995⁵, ou encore C. Boré, L. Carpentier & P. Collet⁶, 1997 : 348 ; A.-M. Achard, J.-J. Besson, C. Caron⁷, 1996 : 308-315 ou 2000 : 276-283 ; F. Descoubes, J. Paul, A. Meunier⁸, 1997 : 258-263), que le conditionnel est un mode, au même titre que l'indicatif, le subjonctif, l'impératif, l'infinitif et le participe.

³ A.L.C. Destutt de Tracy, *Elémens d'idéologie. Grammaire*, Paris, 1803

⁴ M. Wilmet, *Grammaire critique du français*, Paris, Hachette-Duculot, 1997.

⁵ Carelli E., Fournier G., Fuchs M., Korach D., Lancina M., Sabre R. *et alii*, *Le Robert et Nathan Conjugaison*, Paris, Nathan, 1995.

⁶ C. Boré, L. Carpentier & P. Collet, in *Lettres vives*, Paris : Hachette, 1997.

⁷ 4e, *Grammaire et expression*, Paris : Hachette, 1996 ; 6e, *Les outils de la langue*, Paris, Hachette, 2000.

⁸ *Grammaire pour les textes*, Paris : Bordas, 1997.

p. 11

Mais ce n'est plus toujours le cas : G. Molinié & alii⁹ (1997 : 103, 256-261), D. Stissi, J. Bidault, J.-B. Allardi, M. Arnaud¹⁰ (1997 : 222-229), de même que Bescherelle¹¹ (1997, à la différence de 1991), le présentent au côté du futur, et lui font réintégrer l'indicatif.

Chez A. Gasquez, E. Heintzmann & H. Mitterrand¹² (1988 : 309-317), les tableaux de conjugaison situaient également le conditionnel à l'intérieur de l'indicatif. Mais les auteurs du manuel, sentant le besoin d'opérer une transition, s'appuient (p. 164-165) sur la distinction entre :

1. « futur dans le passé » (*Je savais bien que tu reviendrais*), considéré comme « l'équivalent d'un temps de l'indicatif », et

2. « conditionnel proprement dit » (*Si mes yeux me le permettaient, j'apprendrais à piloter*), défini comme un « mode, exprimant une action soumise à condition, ou au moins une éventualité incertaine ».

Cette distinction, que l'on retrouve encore chez A.-M. Achard, J.-J. Besson, C. Caron¹³ (1996 : 135, « 1. Le conditionnel mode : 2. Le conditionnel temps ») a le mérite de rendre compte des deux tendances — emplois temporels et emplois modaux — mais elle présente l'inconvénient d'écarter le conditionnel entre ces deux emplois tout en occultant d'autres emplois qui ne sont nullement périphériques (cf. ch. 12 à 16). Les grammairiens ont parfaitement conscience du problème, mais certains hésitent (pour des raisons de commodité) à sauter le pas. Ainsi F. Deloffre et J. Hellegouarc'h¹⁴ (1988 : 203), qui justifient leur réticence de la façon suivante :

Certains grammairiens contestent [au conditionnel] le statut de mode : considérant que dans la plupart des cas, le conditionnel peut « commuter » avec une forme de l'indicatif, ils le classeraient avec les temps de l'indicatif. En fait le problème se pose de par la nature même de ce conditionnel. Comme le futur, il est formé de l'infinitif + les formes (« écrasées ») du verbe *avoir*, à l'imparfait en l'occurrence (au lieu des formes de présent pour le

⁹ C. Boulvert, E. de Almeida, P. Frenette, N. Laurent, H. Tilly, sous la direction de G. Molinié, *Grammaire & communication 5e*. Paris : Magnard, 1997.

¹⁰ *Grammaire pour lire et écrire, 5e*. Paris : Delagrave, 1997.

¹¹ *La conjugaison. Dictionnaire de douze mille verbes*. Paris : Hatier, 1997.

¹² *Grammaire française et expression écrite, 4e/3e*, Paris : Nathan, 1988.

¹³ *Littérature et expression*, Paris, Hachette, 1996.

¹⁴ *Éléments de linguistique française*. Paris : Sedes, Ed. 1988.

futur). *Ferais* signifie « j'avais à faire¹⁵ », c'est-à-dire qu'il cumule une valeur temporelle et une valeur modale : ce qui lui permet de fonctionner comme un temps : « il m'a dit qu'il viendrait » ; et aussi comme un mode : « s'il faisait beau, j'irais me promener ». Tout compte fait, il est préférable de s'en tenir à la dénomination traditionnelle d'un « mode conditionnel »¹⁶.

p. 12

1.1. Le conditionnel : temps ou mode ?

La plupart des linguistes considèrent que le débat n'a plus lieu d'être, et que le conditionnel, en raison de sa morphologie (morphèmes **-R-** que l'on retrouve dans la formation du futur et **-ais** de l'imparfait), fait partie de l'indicatif. Ainsi Christian Touratier¹⁷ (1996 : 38) :

Il est difficile de ne pas retrouver dans le conditionnel d'une part la marque d'imparfait et d'autre part la marque /R/ du futur¹⁸ [...]. Ceci veut dire qu'au point de vue morphologique, le conditionnel dit présent a tout l'air d'être un futur imparfait¹⁹ et donc d'appartenir aux temps de l'indicatif. Car si le futur est un temps de l'indicatif et l'imparfait un autre temps de l'indicatif, on ne voit pas comment la combinaison de ces deux temps de l'indicatif pourrait ne pas appartenir aussi au mode indicatif.

Ce raisonnement suscite l'adhésion — futur et conditionnel, pour des raisons morphologiques, sont indissociables. Telle est également l'opinion de D. Maingueneau²⁰, de R. L. Wagner et J. Pinchon (1991 : 319) :

Quelques grammairiens considèrent le CONDITIONNEL comme un mode. Historiquement, cette forme est de la même nature que le futur. Toutes deux sont issues, en roman, d'une périphrase composée de l'infinitif d'un verbe et du présent ou de l'imparfait de l'auxiliaire AVOIR. Si l'on fait du futur un

¹⁵ Cette glose est rejetée par E. Benveniste : voir *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, tome 2, p. 131 et suivantes. Les raisons de ce rejet seront exposées au chapitre 2 (« les origines »).

¹⁶ Marc Wilmet (1997 : 290) illustre cette réticence par une anecdote : alors qu'il siégeait dans une commission de réforme de la terminologie, l'un de ses voisins prend la parole pour défendre le *statu quo* : « Moi, j'aime le conditionnel. », tandis qu'un autre renchérit : « Comment feraient les journalistes pour annoncer une nouvelle à prendre au conditionnel ? ».

¹⁷ *Le système verbal français*. Paris : Armand Colin, 1996.

¹⁸ La « marque /R/ du futur » est la même que celle du conditionnel, ce qui ne signifie pas que le conditionnel l'ait empruntée au futur. L'un et l'autre sont des constructions verbales du même type, mais le conditionnel n'est pas dérivé du futur (cf. chapitre 2, « Les origines »).

¹⁹ (cf. chapitre 2, « Les origines »).

²⁰ *L'Enonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1991a, p. 83. *Précis de grammaire pour les concours*, Paris, Bordas, Dunod, 1991b, p. 107.

temps de l'indicatif, comme il est naturel, il est normal de faire également du conditionnel un temps. Si l'on faisait du conditionnel un mode, il faudrait alors en faire un aussi du futur. Ces deux formes, solidaires, se définissent l'une par rapport à l'autre [...].

ou encore de M. Wilmet :

Quant au « conditionnel » [...], l'infixe *-r-* du futur [...] ²¹ et la désinence de l'« imparfait » [...] le rattachent sans l'ombre d'une hésitation à l'indicatif.

p. 13

D. Maingueneau ²² ajoute que l'indicatif n'étant par ailleurs nullement incompatible avec la modalisation, il n'y a dès lors plus aucune raison d'en exclure le conditionnel, le problème actuel étant de trouver un invariant qui soit à même de réconcilier ses divers emplois, qui se divisent traditionnellement en deux tendances : emplois temporels et emplois modaux.

1.1.1. Le conditionnel, temps de l'indicatif

Si le conditionnel est effectivement un temps de l'indicatif, on ne peut que s'interroger sur la définition de celui-ci, qui remonte à l'Antiquité et au souci de vérité qui animait les philosophes grecs.

1.1.1.1. Tentatives de définition de l'indicatif

On serait tenté, naïvement, de définir l'**indicatif** comme le seul et unique mode susceptible d'exprimer le **certain**. Ce serait le mode de l'**assertion** – **de ce que l'énonciateur pose comme étant ou n'étant pas le cas**.

1.1.1.2. Mode et modalité

L'indicatif correspondrait alors à l'assertion, la modalité de type I définie par A. Culioli ²³, ou au « degré zéro de la modalité » décrit par P. Le Goffic ²⁴ :

²¹ Même remarque que ci-dessus : cf. note 18 et chapitre 2, « Les origines ».

²² Op. cit.; (1991b), p. 107 : « A partir du moment où on met l'accent sur la dimension *modale* de l'énonciation on est amené à admettre que l'ensemble de l'indicatif est partie prenante dans la modalisation. Si l'imparfait, le futur simple, en particulier, ont des valeurs modales il n'y a pas de raison de rejeter le conditionnel, sous prétexte qu'il est riche en valeurs modales. » Voir également : *L'Énonciation en linguistique française*, Paris : Hachette, 1991(a), p. 83.

²³ cf. A. Culioli (1975-1976), *Recherche en linguistique : théorie des opérations énonciatives*, Transcription du séminaire de DEA, Paris VII, D.R.L., p. 80-81 ;

L'opposition décisive est entre l'indicatif et les autres modes. L'**indicatif** est le **mode du jugement**²⁵, de l'**assertion** (affirmative ou négative), c'est-à-dire le mode par lequel le locuteur s'engage en présentant comme certain ce qu'il dit. C'est le mode (exclusif) par lequel peut passer l'expression de la vérité.

[...]L'assertion est à la fois le degré zéro de la modalité, et un puits sans fond si on entreprend de l'analyser : "je dis, et je sais qu'il est vrai, que P ; je veux te convaincre de la vérité de P ; je veux même que tu reconnaisse mon intention de te convaincre²⁶, ...".

p. 14

Le mérite de la définition de P. Le Goffic est qu'elle tente de réconcilier mode et modalité énonciative, mais C. Touratier (1996 : 97) considère que cette définition n'est pas viable, P. Le Goffic apportant la preuve de sa faiblesse lorsqu'il ajoute (1993 : 93) que :

L'indicatif est aussi le mode sur la base duquel se développe l'interrogation (ainsi que l'exclamation) : il n'y a pas de "mode interrogatif". [...] l'interrogation part d'une assertion, qu'elle remet en question (c'est une sorte de débat sur la validité d'une assertion), ou qu'elle appelle à compléter.

Pour C. Touratier, il s'agit d'

une pirouette. Car qu'est-ce qu'une assertion qui n'a pas de valeur de vérité, comme dans l'interrogation dite totale, ou qu'il faut compléter, comme dans l'interrogation dite partielle ?

Pour défendre la définition de P. Le Goffic, on peut rappeler que l'interrogation « dite totale » est bipolaire, c'est-à-dire que le locuteur ouvre un parcours sur deux valeurs (p,p'), afin d'amener le co-locuteur à se prononcer **sous forme d'assertion** sur l'une ou l'autre de ces deux valeurs, (p

voir également Janine Bouscaren, Jean Chuquet et Laurent Danon-Boileau, *Grammaire et textes anglais — Guide pour l'analyse linguistique*, Gap / Paris, Ophrys, 1987 : p. 36 et suivantes.

²⁴ *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette, 1993, p. 93. (voir également p. 97)

²⁵ **Remarque** : le terme de **jugement** est un emprunt à Damourette et Pichon (1911-1936 : § 1869, t. V, p. 472-479), qui constatent, à l'intérieur d'énoncés dans lesquels l'emploi du mode indicatif ou subjonctif constitue un choix (*je dis qu'il vient* vs *je dis qu'il vienne*), que l'indicatif correspond toujours à l'expression d'un « jugement » de la part de l'énonciateur **sur la valeur de « vérité » de son énoncé**. L'emploi de ce terme prête bien entendu à confusion. De même la définition de l'indicatif donnée par le *Robert* (empruntée à Marouzeau) : « système des formes verbales "dont l'emploi convient pour représenter un procès comme simplement énoncé [...] sans aucune interprétation" ». L'absence d'« interprétation » correspondrait au « degré zéro de la modalité » de P. Le Goffic.

²⁶ L'analyse ne peut que se compliquer si l'on songe que l'assertion est également l'instrument du mensonge (l'énonciateur pose p pour dissimuler p'), de l'ironie (l'énonciateur pose p pour révéler p'), ou encore de la satire. Voir également, ci-dessous, la note 27.

ou p') ; et que l'interrogation « dite partielle » fournit au co-locuteur un contenu propositionnel assorti d'un parcours (*qu-*) sur un paradigme, afin d'amener le co-locuteur à **formuler une assertion** intégrant le complément demandé par le locuteur.

Dans le premier cas, le thème même de l'énoncé interrogatif est, plutôt que l'assertabilité, l'assertion même du contenu propositionnel (*Est-ce que Paul est venu ?* => « *Est-ce le cas (ou non) que Paul est venu ?* »), l'élément rhématique à fournir par le coénonciateur (demandé par l'énonciateur) étant la polarité de l'assertion attendue.

p. 15

Dans le deuxième cas, le thème est une assertion à compléter (*Quelqu'un est venu* => (*Qu-*) *est venu ?*) l'élément rhématique demandé étant la complémentation de cette assertion²⁷.

La question est centrée sur l'assertion.

On remarquera aussi que, pour des raisons complémentaires, le subjonctif n'est pas susceptible d'entrer dans un schéma d'inversion interrogative, qu'il apparaisse dans une phrase autonome ou, *a fortiori*, dans une sous-phrase.

1.1.2.1. Mode et morphologie

Plus radical, C. Touratier, retenant les seuls critères morphologiques, décrit « l'indicatif comme absence de mode » (1996 : 96) :

[...] le terme d'indicatif désigne simplement l'ensemble des formes verbales qui ne contiennent aucun morphème de mode. (*Ibid.*, p. 98).

²⁷ J. P. Confais ajoute pour argument que du point de vue de la **pertinence pragmatique** la **question** est soumise aux mêmes conditions que la **déclaration** (positive ou négative), même si le destinataire peut répondre à côté de la question (– *Quelle heure est-il ?* – *On va bientôt passer à table*), et quel que soit le type de question : **informative** (correspondant à un « **jugement** » : – *Comment va Pierre ?* – *Pierre est malade* ; ou à une **information** : – *Où est le cendrier ?* – *Le cendrier est dans la cuisine*) ; **constative** (« *Tu n'es pas encore habillé* » / « *Tu n'es pas encore habillé ?* ») ; ou **proclamative** (« *Vas-tu te taire ?* » / « *Tu vas te taire* »). (Jean-Paul Confais, *Temps, Mode, Aspect, Les approches des morphèmes verbaux et leurs problèmes à l'exemple du français et de l'allemand*, coll. Interlangues, linguistique et didactique. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2ème éd., 1995, p. 308-310).

Il en conclut que « rien ne s'oppose dans ces conditions à ce que [...] l'IND [indicatif] conserve une valeur de signal [+ ass] dans la question. » (*Ibid.*, p. 315)

Mais une autre solution serait de placer l'interrogation parmi les modalités épistémiques (que certains grammairiens nomment « assertives »), avec lesquelles elle partage bien des propriétés.

Cette définition minimaliste ne laisse pas de faille, mais donne peu de prise à l'appréhension d'un conditionnel-temps inclus dans le mode indicatif. On verra d'ailleurs que C. Touratier revient, pour de solides raisons, sur cette inclusion.

1.1.2.2. Remaniement de la catégorie du mode

M. Wilmet (1997 : 301-302), prenant pour critères trois repères (L = lieu, P = personne et A = actualité – ou époque), présente les modes de la façon suivante :

- mode **impersonnel-inactuel** (personne et époque non pertinentes) comprenant l'**infinitif** (procès arrivants ou **incidents** : *marcher*) et le **participe** (procès **incidents et décadents** : *marchant* ; procès arrivés ou **décadents** : *marché*) ;
- mode **personnel-inactuel** (personne seule pertinente) correspondant au **subjonctif** ;
- mode **personnel-actuel** (personne et actualité pertinentes) correspondant à l'**indicatif**, qui s'organise en deux sous-systèmes imbriqués, l'un à foyer A (*marche, marchai, marcherai*), l'autre à foyer A' (*marshais – parallèle à marche – et marcherais*).

p.16

M. Wilmet ajoute que « l'indicatif et le subjonctif diffèrent par leur capacité à isoler ou non les époques. », opinion que partagent Wagner et Pinchon (1991 : 362) :

L'indicatif est un mode personnel et temporel. Il est le seul à posséder une forme de *présent* qui s'oppose morphologiquement au *passé défini*, à l'*imparfait*, au *futur*, et au *conditionnel*. Il est apte, en conséquence, à actualiser un procès et à le situer dans une époque distincte. Cette propriété qui manque aux autres modes a fait dire justement à certains grammairiens que l'indicatif est le mode au moyen duquel on **pose le procès**.

Conclusion provisoire : la définition de P. Le Goffic présente l'avantage, en faisant coïncider mode indicatif et modalité de l'assertion, de relier les énoncés à l'indicatif à l'intention de signifier (à la prise de position) de l'énonciateur. La définition de M. Wilmet, conforme à celle de Wagner et Pinchon, ne semble pas contredire cette définition en s'appuyant sur les repères fournis par P (la personne) et A ou A' (l'« actualité » ou l'« époque »), dans lesquels on pourra retrouver les coordonnées énonciatives et tous les éléments permettant le calcul des coordonnées de l'énoncé. La position plus radicale de C. Touratier, quant à elle, est apte à rouvrir le débat.

1.2. Le morphème -R-

A l'intégration du conditionnel, et donc du futur, dans l'indicatif, on est tenté d'objecter ceci : le morphème **-R-** du futur n'est autre qu'un vestige de l'**infinitif**.

Jean-Paul Confais (1995 : 41), souligne que, malgré la soudure graphique, malgré la transformation du radical de l'infinitif pour certains verbes (ex : venir, savoir, voir, envoyer), malgré l'atrophie évidente du verbe *avoir* aux 1ère et 2ème personnes du pluriel au futur et sur tout le paradigme du conditionnel,

dans la mesure où ce FUT est né dès le latin vulgaire, on peut s'étonner [...] que les perturbations soient relativement restreintes et que l'infinitif reste intact dans la plupart des verbes (l'anomalie *j'irai* en est même une confirmation : c'est l'infinitif *ire* qui sert de modèle, s'ajoutant aux deux autres verbes, *vadere* et *allare*, qui apportent leur concours à la constitution des formes du verbe *aller*).

p. 17

Cette vitalité de l'infinitif se manifeste également dans la graphie des verbes en **-é- + consonne(s) + -er** du type *modérer*, *altérer*, *conférer*, *alléger*, *procéder*, *régler* : **-é-** devient **-è-** au présent (*modère*, avec accent grave), mais demeure **-é-** au futur et au conditionnel (*modérerai*, *altérerais*, avec l'accent aigu de l'infinitif).

La présence de ce morphème de l'infinitif distingue le futur – et donc le conditionnel – des autres « temps de l'indicatif » en laissant subsister une parenté visible avec le **virtuel** (la notion lexicale).

1.2.1. Modalité épistémique ou illusion logique ?

Or, s'il existe, **dans l'extralinguistique**, une symétrie algébrique entre passé chronologique et avenir lorsque ceux-ci se calculent par rapport à un pivot qui serait la coordonnée t_0 du moment d'énonciation, il n'existe ni symétrie ni similitude entre eux au regard de l'assertabilité.

1.2.1.1. Dissymétrie épistémique

Le passé est en effet assertable dans le sens où un énonciateur peut énoncer comme certain ce qui a été ou n'a pas été le cas, alors que l'avenir semble relever par nature, par rapport à t_0 , du non-certain (voire de l'incertain), modalité énonciative de type II (Bouscaren, Chuquet, Danon-Boileau 1987 : 36-38).

Dominique Maingueneau adopte la position suivante²⁸ :

[...] on ne doit pas considérer [les] valeurs modales [du futur] comme des emplois périphériques mais poser dès le départ qu'elles relèvent de plein droit du fonctionnement normal du futur et que ce sont plutôt les emplois non-modaux, « neutres », qui sont périphériques²⁹.

P.18

Si l'on adopte un point de vue strictement – ou naïvement – logique, la prise en charge par un énonciateur d'un énoncé au futur ne suffit pas pour que cet énoncé soit reçu comme une assertion : si le locuteur prédit la validation de p, le co-locuteur n'aura pas besoin de soupçonner le locuteur de mensonge ni d'ironie pour calculer immédiatement que p' (non-validation) n'est pas exclu (le cas extrême étant la classe des co-locuteurs de Cassandre). Énoncer « Il

²⁸ A propos de cette dissymétrie, voir Dominique Maingueneau, *L'Énonciation en linguistique française*, p. 47-48 et p. 79-82.

²⁹ **Terminologie** : le terme de modalité (et donc celui de modal), dans la théorie des opérations énonciatives, recouvre sans les énumérer (en intension) tous les types d'énoncés possibles (de même que les modalités de phrase recouvrent tous les types de phrases possibles). Alors que l'emploi de ce terme renvoie ici à l'opposition courante entre temporel et modal (ce qui n'est pas temporel est modal), sans pour autant que le terme de modal puisse se rattacher exclusivement à la catégorie du mode par opposition à la catégorie du temps (grammatical). Wagner et Pinchon (1991 : 362) sont explicites sur ce point :

« Le nom de *temps* par lequel on désigne les séries des formes qui composent l'indicatif laisse penser, à tort, que celles-ci ont pour seule fonction de situer le procès dans une époque passée, présente ou à venir. [...] C'est un de leurs rôles en effet [...]. Mais les oppositions que ces formes contractent entre elles engendrent bien d'autres valeurs. » Wagner et Pinchon évoquent ainsi d'une part la distinction entre temps grammatical et temps chronologique, d'autre part, sans les nommer, l'aspect et les modalités énonciatives.

Le terme de modal est donc particulièrement flou en raison de la multiplicité de ses emplois : qui relève de la modalité énonciative – celle-ci étant à distinguer de la modalité de phrase – ; qui relève de l'expression de **certaines** modalités – on songera aux « modaux » en grammaire de l'anglais ou aux co-verbes du français ; qui relève de la catégorie du mode – en grammaire du français ; qui n'est pas spécialisé dans l'expression du temporel.

C'est pour cette raison que l'on a rendu hommage (à la section précédente) à la tentative de P. Le Goffic de jeter une passerelle entre modalité énonciative et mode. Mais c'est aussi pour cette raison qu'une telle passerelle a toutes les chances d'être prise en défaut. De là peut-être aussi l'intérêt d'une simplification (position minimaliste) telle que celle proposée par Damourette et Pichon, ou celle proposée par M. Wilmet.

Par ailleurs, il est sans doute impossible de s'en tenir à une opposition temps-mode : leurs relations mutuelles de complémentarité ou d'inclusion sont irréductiblement instables. D'où l'intérêt des voies ouvertes par G. Guillaume, qui s'efforce de concilier temps, mode et aspect, ou par J.-M. Zemb, qui distingue et pose comme complémentaires trois dimensions temporelles, *tempus de re* (le temps *thématique*), *tempus de ratione* (l'aspect, *rhématique*) et *tempus de dicto* (origine énonciative, temps subjectif, source du *tempus de ratione* et origine du *tempus de re*, point d'articulation du thématique et du rhématique). (cf. synthèse de J.-P. Confais, 1995 : 26-29).

viendra », revient à prendre en charge une prédiction et à présenter une relation comme qualifiée pour la validation, mais aucune glose (« parce que je le dis », « parce que c'est prévu », « parce qu'il ne peut en être autrement ») ne parviendrait à faire perdre à la référence construite dans cet énoncé son caractère non-certain.

1.2.1.2. Le non-certain posé comme certain

Pourtant, à propos du futur, Jacques Boulle* souligne que le locuteur a la faculté de rendre aussi infinitésimale qu'il le souhaite la différence entre modalité de type II (épistémique, ou assertive) et modalité de type I (assertion), autrement dit qu'il peut envisager l'avenir (le non-certain), presque à l'égal du certain.

J. Damourette et E. Pichon aboutissent à la même conclusion (§ 1821, tome V, p. 382) :

Depuis les époques les plus anciennes de la langue, le futur exprime les phénomènes à venir en les présentant comme certains, tout au moins avec toute la certitude que peut comporter l'avenir.

p.19

Le recours à la logique serait en l'occurrence source d'illusion³⁰, pour la simple raison que l'évocation du futur, grammaticalement possible d'innombrables façons, n'a nul besoin d'être vérifiable pour être référence pertinente, construite, et donnée pour certaine. Par voie de conséquence, il doit être possible de trouver où divergent l'épistémique et l'expression de la futurité, et comment celle-ci parvient malgré tout à réintégrer le gradient épistémique et à s'exprimer sous forme d'assertion.

1.2.2. Epistémique et virtuel

L'énoncé-type suivant :

(1) *Il est certainement venu*

revient à faire perdre à la relation envisagée son caractère d'assertion, par le fait même que la certitude énoncée n'est nullement ce qui **est ou n'est pas le cas**, et revient à introduire une modalité épistémique, conclusion de l'énonciateur aussi proche que possible de l'assertion, mais néanmoins en

* Communication personnelle.

³⁰ J.-M. Merle succombe à cette illusion dans son article « De la projection hypothétique à l'atténuation, conditionnel français vs *WOULD* + *BV* », *Linguistique contrastive et traduction*, tome 4, Paris, Ophrys, 1998, p. 115-185.

deçà de celle-ci : l'énoncé ne relève plus du **certain**, mais du **non-certain** : p est envisagé mais p' n'est pas exclu.

Dans un énoncé « transposé » :

(2a) *Il a dit qu'il viendrait.*

(2b) *Il l'avait (bien) dit, qu'il viendrait.*

(2c) *Il avait (bien / pourtant) dit qu'il viendrait.*

non seulement le locuteur ne prend pas en charge la prédiction (il en est dispensé par la mise en jeu de coordonnées énonciatrices rapportées), mais tout autant, sinon davantage selon les contextes, il exploite cette faculté de ne pas prendre en charge la prédiction rapportée en rappelant son rôle préalable de co-locuteur, et l'interprétation de tout co-locuteur en présence d'un énoncé au futur : le seul fait de garantir p à venir ne suffit pas à exclure p'. Il est sans doute significatif que les situations dans lesquelles apparaît ce type d'énoncé soient le plus fréquemment celles où p' est envisagé (c'est ce phénomène que nous appellerons **pertinence pragmatique**, pertinence contextuelle ou pertinence situationnelle constitutives de la pertinence énonciative, et qui donnent sa cohérence et sa cohésion à la stratégie énonciative) :

p. 20

- 2a : « il (énonciateur rapporté) a dit qu'il viendrait (p) ; maintenant, moi, énonciateur principal, je n'en sais rien... il n'est pas encore là (p'), on verra bien... (p,p') » ;
- 2b : « il (énonciateur rapporté) avait dit qu'il viendrait (p) et, contrairement à ce que tu (coénonciateur principal) as pu croire (*i.e.* p' ou p,p'), il est effectivement venu (retour à p : « il a tenu parole ») » ;
- 2c : « il avait dit qu'il viendrait (p), mais contrairement à son engagement, il n'est pas venu (p') ; à présent... c'est lui (énonciateur rapporté) qui l'a dit (p)... pour ma part je n'étais alors que coénonciateur (p,p'), et je n'ai été ensuite qu'énonciateur rapporteur, tout au plus en mesure de confirmer (*bien / pourtant*) ses propos » ;
- 2c' (intonation différente): « il avait annoncé p, et pourtant il n'est pas encore là (p')... tout espoir n'est pas perdu (p non exclu, et je confirme ses propos), mais à présent le doute est permis (p,p') ».

D'une part, l'énonciateur principal se décharge sur l'énonciateur rapporté de la responsabilité de la relation rapportée. D'autre part, la relation rapportée contient explicitement la marque du virtuel, ce qui permet à l'énonciateur principal d'exploiter la coexistence des deux valeurs associées au virtuel, c'est-à-dire le domaine notionnel dans toute son ampleur. (Les

effets de sens induits par un segment introducteur au plus-que-parfait seront abordés plus loin).

La différence perceptible entre les modalités en jeu en (1) et en (2) est que dans l'exemple (1), la modalité est une prise de position quantitative³¹ (*certainement* / pour **autant** que je sache) sur un contenu qualitatif, alors que, en (2), elle est qualitative (-R-) et ne fait que refléter le statut de l'**infinitif**, dont une propriété fondamentale est la virtualité.

En (2), l'énonciateur joue sur les deux valeurs p et p', non pour énoncer une prise de position épistémique : il aurait recours à d'autres opérateurs (qui situeraient son énoncé sur le gradient épistémique) et s'affranchirait sans doute du repérage complexe par rapport à la source d'énonciation rapportée. Le segment introducteur, assise (repère) de l'énoncé rapporté, est asserté : *Il avait dit* relève du certain. Mais l'énonciateur, tout en exploitant ce repérage autre (« c'est lui qui l'a dit... »), exploite tout autant le champ du virtuel (*venir, ne pas venir*) pour mettre à l'épreuve, à la faveur de son caractère invérifiable, la pertinence pragmatique du choix notionnel en jeu.

p. 21

Terminologie. Par **virtualité**³², on entendra neutralité entre validation et non-validation, qui peut se représenter (p,p'), disponibilité des deux valeurs constitutives du **domaine notionnel**, disponibilité des deux zones, **intérieur I**, ou zone de validation d'une occurrence, et **extérieur E**, zone de non-validation, qui constituent le domaine notionnel — virtualité associée à toute notion lexicale lorsque celle-ci demeure, par insuffisance de détermination, au stade de la notion. Si l'étape du choix notionnel est dépassée, celle de la

³¹ **Qnt**, dans la mesure où toute prise de position épistémique situe un contenu propositionnel (**Qlt** : <il - venir>) par rapport à l'assertion (ici : *il est venu*), en lui associant un degré (**Qnt**) d'assertabilité (*il est certainement* / ... / *probablement* / ... / *peut-être* *venu*). Ce degré est fonction du critère modal retenu. Si l'on construit un gradient centré sur l'assertion, le **non-certain** situe un contenu propositionnel **en retrait** par rapport à l'assertion, le **probable** correspondant à un degré plus proche de l'assertion que l'**éventuel**. Paradoxalement, le critère modal « certainement » a pour fonction (quantitative) de situer l'énoncé en bonne position par rapport à l'assertion, mais en retrait, en deçà de l'assertion, introduisant inévitablement le gradient épistémique : « Je n'asserte pas, mais selon moi, énonciateur, il est fortement probable qu'il soit venu. ».

³² Le terme de **virtuel** n'est sans doute pas entièrement satisfaisant pour la bonne raison qu'il s'oppose à **actuel**, dont la définition n'est elle-même pas stable. Tantôt *actuel* s'emploie pour désigner une époque contemporaine des coordonnées de l'énonciation, tantôt pour désigner une « autre actualité », tantôt, dans son sens d'*effectif*, il semble hésiter entre la désignation de l'occurrence linguistique validée et la désignation du réel (extralinguistique). L'avantage du terme **virtuel**, c'est qu'il donne toutes ces nuances pour non pertinentes (réel et extralinguistique, mais également occurrence validée et repérage temporel).

vérification demeure en attente au moment repère envisagé : c'est ce que signale le morphème **-R**³³.

Le caractère **non-certain** passe alors au second plan et le **choix notionnel (Qlt)** au premier plan, la **pertinence** pragmatique de ce choix étant primordiale.

De même le conditionnel, dans l'emploi prototypique qui lui a valu son nom (projection à partir d'un repère fictif, dont l'assertion n'est qu'hypothétique, c'est-à-dire opérée à titre d'hypothèse), en entrant dans des propositions soumises à condition, ne peut qu'exprimer du virtuel « qui n'est pas le cas », donc non vérifiable bien que pertinent.

1.3. Réouverture du débat ?

Futur **et** conditionnel seraient-ils donc des hôtes d'honneur de l'indicatif en raison de leur seule morphologie ? H. Yvon, au sujet de ces deux formes, préfère parler de mode **suppositif**³⁴. Le propos n'est pas ici de déterrer le débat pour en revenir à la situation absurde mentionnée au début de ce chapitre (**conditionnel**-mode *vs* **futur**-temps de l'indicatif), mais on est toujours tenté de se demander si la voie ouverte par H. Yvon ne faciliterait pas la recherche d'un invariant :

p. 22

quand l'énonciateur prédit p, le marqueur **-R-** de l'infinitif rappelle explicitement que p' ne peut être exclu (sauf à supposer que... les éléments adéquats soient validés ?). L'énoncé-type suivant montre que le « suppositif » aurait un statut intermédiaire entre l'indicatif et le subjonctif :

(3) *Je ne suis pas sûr qu'il vienne / qu'il soit venu / qu'il viendra / *qu'il vient / *qu'il vint / *qu'il est venu*³⁵ / (?) *qu'il venait* (possible dans des contextes de reprise : – *Il venait ici lorsqu'il s'est fait renverser.* – *Je ne suis pas sûr qu'il venait* = qu'il venait effectivement, qu'il venait comme vous le dites)

C. Touratier (1996 : 62-63), quant à lui, considère qu'il serait légitime de revenir sur l'inclusion du futur dans l'indicatif (et donc du conditionnel), *via* l'exclusion (paradigmatique) mutuelle du futur et de l'imparfait, en raison

³³ Tout locuteur ayant énoncé « *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras* » aura fondé sa nuance non sur *épistémé* (sur l'incertitude liée à un problème de connaissance), mais sur la conscience, partagée, d'évoquer un virtuel non vérifiable (bien que pertinent).

³⁴ *Etudes romanes dédiées à Mario Roques*, Paris, E. Droz, 1946.

³⁵ Michèle Mittner rappelle que cette distinction dépend du niveau de langue (communication personnelle).

précisément de la compatibilité (morphologique) du futur et de l'imparfait, qui prouve que l'un et l'autre ne sauraient appartenir à un même paradigme :

[...] on constate que l'unité morphologique d'Imparfait appartient à une autre classe que celle de Futur, pour autant que la présence de l'imparfait n'exclut pas celle du Futur [...]. Si l'on considère que l'Imparfait est un Temps, on doit admettre que le Futur n'est pas un Temps, mais, exactement comme le Subjonctif, un Mode. Il en va de même pour l'unité morphologique de Passé [simple] : étant exclue par la présence du Subjonctif ou du Futur, elle appartient au même paradigme qu'eux, et relève donc de la classe des Modes. Par conséquent, il est très important de distinguer les classes d'unités morphologiques de celles des catégories traditionnelles. Ces dernières correspondent à une classification partiellement sémantique et partiellement latinisante. Le futur est non seulement un temps qui logiquement exclut le passé et le présent, mais aussi un temps qui, en latin, exclut l'imparfait. Mais, en français, le Futur a un fonctionnement différent : c'est un Mode et non un Temps, dans la mesure où il est compatible avec l'Imparfait.

La seule faille apparente d'un tel raisonnement serait qu'il s'appuie sur l'équation suivante :

??? [conditionnel = futur + imparfait].

Il semble que sur ce point la seule synchronie ne puisse fournir de réponse, et qu'elle postule sans preuve que le conditionnel résulte de la fusion d'un imparfait et d'un futur, alors qu'il pourrait fort bien en être autrement. Il ne sera donc pas inutile de s'interroger sur les origines du conditionnel dans le système verbal français.

CHAPITRE 2

Les origines

p. 24

Le système verbal français est dérivé du latin. Or il n'existe pas de conditionnel en latin, où le subjonctif³⁶ suffit à assurer, face à l'indicatif, l'opposition virtuel / actuel. Le conditionnel et le futur français ne sont donc pas un héritage direct du latin classique : ils proviennent de la fusion, en langue romane, de l'**infinitif + habere** (*habere* au présent dans la formation du futur, à l'imparfait dans la formation du conditionnel).

E. Benveniste³⁷ signale que cette forme de futur périphrastique (infinitif + *habere*) apparaît au début du IIIe s. Exemple :

[...] **a quibus** [...] **suscipi habebat**. (Tertullien)

[*Par lesquels il serait accueilli / par lesquels il avait pour destin d'être accueilli*]

Les caractéristiques de l'étymon sont les suivantes :

- **habere d'abord à l'imparfait (l'étymon de la forme en -rais est donc apparu avant notre futur en -rai) ;**
- **l'infinitif étant un passif ;**
- **et uniquement dans des subordonnées ;**
- **surtout relatives.**

Type : *Henri IV, qui serait assassiné en 1610, eut néanmoins le temps d'assainir les finances du pays.*

Ces caractéristiques permettent de comprendre d'où vient la valeur d'assertion associée aux futurs. Glose : **qui avait pour destin d'être fait tel.** (*Henri IV, qui avait pour destin d'être assassiné en 1610,...*)

p. 25

³⁶ L'apparition de cette nouvelle morphologie du futur constitue une simplification par rapport au latin qui possède deux séries de marqueurs : -*bo*, -*bis*, -*bit*, -*bimus*, -*bitis*, -*bunt* pour les première et deuxième conjugaisons, et -*am*, -*es*, -*et*, -*emus*, -*etis*, -*ent* pour les autres. Dans ce dernier cas, il existe une confusion significative entre futur et subjonctif présent à la première personne du singulier.

³⁷ *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, tome 2, p. 131 et suivantes.

A ce stade, il n'existe encore aucune concurrence entre cette forme périphrastique et le futur latin classique, et tous deux coexistent pendant plus de quatre siècles (du III^e au VII^e s. apr. J.-C.).

<Infinitif passif + *habere*> signifie la « **prédestination de l'objet désigné à être fait tel** » => « **ce qui a pour destin d'arriver** » => « ce qui arrivera », par opposition au futur classique exprimant l'intention.

Avec le temps, la forme périphrastique finit par gagner les propositions indépendantes, puis s'étend aux infinitifs déponents et intransitifs, enfin à tous les infinitifs. Alors seulement elle supplante la forme simple classique.

2.1. L'archétype du conditionnel (et du futur) : l'expression de la prédestination

L'expression de la prédestination dans un contexte passé se retrouve dans des énoncés comme les suivants :

(4a) *Depuis des mois, l'Europe et les Etats-Unis prêchaient pour le maintien d'une « autorité centrale » dans ce qui succéderait à l'Union soviétique [...]. (Le Monde)*

Cette forme peut se gloser : « ce qui **avait pour destin de succéder à...** ». Le mouvement de dévirtualisation (de IE vers I) peut se représenter (E)I : la validation n'est pas atteinte au moment qui tient lieu de repère interne, mais la non-validation n'est pas pertinente. L'expression de la prédestination dispense de toute **autre** prise de position modale de l'énonciateur : l'emploi de *would* + BV ne serait pas exclu mais il ne rendrait pas le mouvement du destin, du virtuel à l'occurrence spécifique.

Traduction :

(4b) *For months, Europe and the United States had been urging that a "central authority" be maintained in what was to take over from a disintegrating Soviet Union. (The Guardian Weekly)*

La solution retenue par le traducteur de l'exemple 4 (*was to*) est de recourir au repérage le plus indépendant de l'énonciateur qui puisse situer un énoncé en deçà de la validation tout en signalant le mouvement de dévirtualisation³⁸ vers la validation d'une occurrence.

A l'énoncé (5), le problème de traduction est le même, et résolu de la même manière. On remarquera que, sauf la diathèse passive, toutes les

³⁸ Terme emprunté à P. Cotte : « TO opérateur de dévirtualisation en anglais » (in *Modèles linguistiques*, t.IV, 2, 1982).

caractéristiques données par E. Benveniste sont réunies ici : le conditionnel, en (5) comme en (4) se trouve dans une relative :

p. 26

(5a) [...] *et si l'on m'avait dit que les métaphysiciens auxquels je m'attacherais* alors ne lui ressembleraient en rien, j'aurais ressenti le désespoir d'un amoureux qui veut aimer pour la vie et à qui on parle des autres maîtresses qu'il aura plus tard. (Du côté de chez Swann, p. 96)

(5b) [...] *and if I had been told then that the metaphysicians to whom I was actually to become attached* there would resemble him in nothing, I should have been struck down by the despair of a young lover who has sworn lifelong fidelity, when a friend speaks to him of the other mistresses he will have in time to come. (p. 105)

La glose du français sera encore : « auxquels j'avais pour destin de m'attacher »

C'est donc sans doute cette aptitude à exprimer la prédestination (la forme est apparue d'abord à l'imparfait, donc dans des énoncés parfaitement assertables car situés chronologiquement après attestation des faits), par définition indépendante de toute intervention modalisante supplémentaire de la part de l'énonciateur, qui donne à la forme en *-rais*, puis, par analogie, au futur en *-rai*, leur valeur originelle de prédiction, aisément assimilée à une assertion, justifiant ainsi leur appartenance au mode indicatif.

Dans un contexte au présent historique, le futur est au présent aoristique ce que le conditionnel est au passé simple : il permet d'anticiper sur des faits attestés et relevant du certain (virtuel vérifié : virtuel par rapport au contexte, vérifié au moment d'énonciation-narration), jouant ainsi un rôle rappelant celui de l'archétype du conditionnel dans un contexte passé. La traduction réintroduira la successivité narrative du prétérit :

(6a) [...] *les pressions [...] qui se répercutent* sur la création bien avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. [...] Les émigrés **publient** beaucoup, [...], plus qu'ils ne **bâtissent**, [...], à Moscou au début des années 30, où [...] ils **sont** particulièrement bien venus. [...] Meyerhold **sera accusé** de formalisme, et le concours pour le Palais des Soviets (auquel Le Corbusier **participait**) **remporté** par un projet rétrograde : [...]. Finalement, la plupart des écrivains et artistes qui **s'étaient exilés** en URSS **seront considérés** comme des « ennemis infiltrés », **emprisonnés, envoyés** dans des camps, **liquidés**. (Le Monde)

(6b) [...] *which impinged* on creative artists well before Hitler **came** to power. [...] The German émigrés **published**, [...], though [...] architects, many of whom **had been** at the Bauhaus, **worked** in Moscow where their expertise [...] **was** particularly welcome. [...] Meyerhold **was accused** [...]

([...] *took part*) *was won* [...]. [...] *who had gone into exile* [...] *were regarded* [...] *and sent* [...] *or liquidated*. (*The Guardian Weekly*)

p. 27

Le statut du futur³⁹, hérité de celui du conditionnel, repose en définitive sur un hiatus, qui justifie bien, dans le cas du conditionnel, le foisonnement de ses emplois, dits temporels ou modaux, de l'apodose canonique prenant appui sur une protase explicite au florissant conditionnel « journalistique » (de précaution), qui tire un parti abondant de caractéristiques aussi paradoxales, permettant d'associer le virtuel et un acte d'assertion.

2.2. Cinq remarques

Remarque 1

E. Benveniste rejette la glose *avait à* :

[...] *habere* ne signifie pas « avoir (à) » comme dans « j'ai à travailler », sens qui n'aurait jamais conduit à un futur « je travaillerai », et qui en est même si différent que, aujourd'hui comme autrefois, « j'ai à travailler » ne se confond jamais avec « je travaillerai », ni « j'ai à dire » avec « je dirai ».

La glose retenue ici, « qui avait pour destin **DE** », met en évidence un lien beaucoup plus fort (entre sujet et verbe lexical), lien donné comme préconstruit (à propos de DE vs. À, voir H. Adamczewski, 1982 : 23-24).

Ainsi l'archétype :

Henri IV, qui serait assassiné en 1610, eut néanmoins le temps d'assainir les finances du pays,

se glose :

Henri IV, qui avait pour destin d'être assassiné en 1610, eut néanmoins le temps d'assainir les finances du pays,

et non :

??? **Henri IV, qui avait à être assassiné en 1610, eut néanmoins le temps d'assainir les finances du pays.*

³⁹ A propos du futur, il sera intéressant de lire l'article d'Agnès Celle, «La traduction de *WILL*», in *Linguistique contrastive et traduction*, Paris : Ophrys, 1994, tome 3, ou encore, du même auteur, *Etude contrastive du futur français et de ses réalisations en anglais*, Paris, Ophrys, 1997.

Remarque 2

L'illusion de symétrie offerte par les marqueurs du passé simple (-*ai*) et ceux du futur (-*rai*), mise en avant par G. Guillaume⁴⁰ (1929), ne tient qu'aux trois personnes du singulier des verbes du seul premier groupe. J. Damourette et E. Pichon (tome V, 1936, § 1831, p. 408) rappellent, après Yvon, que le marqueur -*ai* de *aimai* procède de -*a(v)i*, alors que le marqueur -*ai* de *aimerai* procède de *habeo*.

p. 28

Il n'y a donc pas lieu de chercher dans la morphologie la preuve d'une éventuelle symétrie entre passé simple et futur. S'il y avait lieu de déceler dans la construction d'un futur la désinence du passé simple, on obtiendrait un tiroir en **marchereus* / **marchereûmes*, forme peu vraisemblable et peu viable pour au moins deux raisons : d'une part le conditionnel est, comme l'imparfait et à la différence du passé simple, une forme dépendante (par ses repérages et par sa pertinence), d'autre part la résultante aspectuelle du conditionnel n'est pas héritée de l'imparfait, mais de l'infinitif (virtuel global).

Remarque 3

On gardera en mémoire **que la forme en -*rais* ouvre en diachronie la voie de la forme en -*rai*, autrement dit, que le « futur » se construit sur le même modèle que le « conditionnel » et non le contraire.**

Remarque 4

La construction du conditionnel (infinitif et *avoir* à l'imparfait) et celle du futur (infinitif et *avoir* au présent) ne permet plus de justifier leur exclusion de l'indicatif en s'appuyant sur l'argument de l'exclusion (paradigmatique) mutuelle du futur et de l'imparfait (cf. ch. 1, § 1.3, p. 21-23).

Remarque 5

En revanche l'appartenance du présent et de l'imparfait à un même paradigme interdit l'équation :

$$\text{conditionnel} \neq \text{futur} + \text{imparfait},$$

car on aurait alors :

$$\text{conditionnel} = [[\text{V. infinitif} + \text{avoir présent}] * + \text{imparfait}].$$

Le *conditionnel* ne peut en effet résulter en une seule et même forme de l'addition de *avoir présent* et de *avoir imparfait*. Pour cette raison, et pour

⁴⁰ *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion, 1929 (rééd. 1965).

respecter la diachronie, on préférera retenir de la formation du conditionnel qu'elle s'est faite parallèlement à celle du futur et sur un même modèle.

Autrement dit :

<p style="text-align: center;"><i>futur</i> = [<i>V infinitif</i> + <i>avoir présent</i>]</p> <p style="text-align: center;"><i>conditionnel</i> = [<i>V infinitif</i> + <i>avoir imparfait</i>]</p>
--

C'est pour cette raison également que l'on n'utilisera ni le terme d'« imparfait futur », ni le terme de « futur imparfait », ni celui de « futur du passé » ou de « futur dans le passé », ni celui de « **toncal futur** » (du latin *tunc*, « alors », par opposition à *nunc*, « maintenant »). En revanche, pour décrire le morphème **-R-** qui entre et dans la formation du *futur* et dans celle du *conditionnel*, on utilisera le terme de *virtuel*. Pour décrire la désinence de l'imparfait qui entre dans la formation du conditionnel, on utilisera plus loin le terme de **toncal**, auquel Damourette et Pichon ont recours pour désigner le « tiroir » de l'imparfait et les caractéristiques qui lui sont propres.

p. 29

L'emprunt de la désinence de l'imparfait, ainsi que la remarque 2, rendent en effet vraisemblable que le conditionnel et l'imparfait partagent certaines de leurs valeurs fondamentales. Dès lors, il ne sera pas inutile de s'interroger sur l'imparfait et sur la nature de sa contribution, en synchronie, dans la formation et dans les emplois du conditionnel.

CHAPITRE 3

Imparfait et conditionnel

p. 30

J. Damourette et E. Pichon les nomment respectivement *toncal* (formé sur le latin *tunc* = « alors ») et *toncal futur*. Ils définissent le « caractère général » du *toncal* en ces termes (1936, t.V, § 1738, p. 226) : « l'abandon du repérage par rapport au moi-ici-maintenant ».

Ce qui correspondrait à un **repérage en rupture** par rapport aux coordonnées de la situation d'énonciation.

3.1. Repérage en rupture ?

L'« **abandon du repérage par rapport au moi-ici-maintenant** », ou le **repérage en rupture** par rapport à la situation d'énonciation, vaut pour les deux types d'emplois dominants de l'imparfait, comme pour les deux emplois dominants du conditionnel, donnés l'un pour « modal » (parce qu'il n'est pas temporel : cf. note 29),

(a, α) *S'il **faisait** beau, nous **pourrions** sortir,*

l'autre pour « temporel » :

(b) *J'ai cru qu'il **était** là. (J'ai cru, à un moment donné, qu'il était là => qu'il était là : que sa présence était validée et observable – en coupe).*

(β) *J'ai cru qu'il **serait** là. (J'ai cru, à un moment donné, qu'il serait là => à un moment donné, j'ai cru à sa présence virtuelle, à un autre moment)*

On admettra ce repérage en rupture comme faisant partie de l'invariant de l'imparfait et du conditionnel. Mais la section suivante montrera comment, à la différence de celui du passé simple, ce repérage en rupture ne s'opère pas directement.

L'opposition *tunc* / *nunc*, *toncal* / *noncal*, en d'autres temps / maintenant pourra donc se faire à l'aide de l'imparfait. L'énonciateur prenant en général

soin, si son choix se porte sur l'imparfait, de faire entendre et de souligner qu'il emploie l'imparfait, comme dans l'exemple suivant :

(c) « *Il va arriver par le train de 8h47 – Mais il a bien une voiture, non ? – Il avait une voiture, oui. – Comment ça, avait ? – Tu n'es pas au courant ? Il se l'est fait voler la semaine dernière.* »

p. 31

3.1.1. Repérage par rapport à un repère en rupture

On constate cependant que ce repérage en rupture, ou « abandon du repérage par rapport au moi-ici-maintenant », n'interdit nullement de construire à l'aide de l'imparfait une référence dont la validité s'applique encore au présent. Exemple :

J'ai bien compris que vous étiez capable de résoudre ce problème.

Il serait absurde de considérer que l'allocutaire n'est plus capable de résoudre le problème en question : cette capacité qui lui est prêtée est en revanche donnée comme **observable** (en coupe, de l'intérieur – bornes non pertinentes, point de vue sécant) dans un jeu de coordonnées elles-mêmes en rupture, *j'ai bien compris*). Le repérage en rupture posé par l'imparfait résulte donc d'un repérage autre (toncal), par rapport à un repère lui-même en rupture par rapport aux coordonnées de la situation d'énonciation principale. C'est en fait ce « second repérage » (toncal) qui est fondamental et qui rend intelligible l'emploi de l'imparfait.

Ce second repérage pourra se faire (énumération non exhaustive) :

- par rapport à un repère antérieur (cas particulier du décalage) à la situation d'énonciation (b,c) :

(b) *J'ai cru qu'il était là. (= à ce moment-là).*

(c) « *Il avait une voiture.* » s'interprète comme : « *Il fut (*était) un temps où il avait une voiture* »⁴¹ ;

- par rapport aux coordonnées d'une situation d'énonciation rapportée (origine autre, elle-même en décalage, repérage assimilable au cas précédent) (ex. d) :

⁴¹ De même, « *Il était une fois une belle princesse qui...* » n'est pas un zeugme (**Il était 1) une fois, 2) une belle princesse*) : Il y a absence de coordination (*Il était une fois [*et] une belle princesse*) et repérage par rapport à un repère-circonstant donné (*une fois*) : *il était une belle princesse qui...*, c'est-à-dire « *Il était, une fois* [dans un plan autre, toncal], *une belle princesse qui...* ».

(d) *Elle m'a dit qu'il venait.*

(δ) *Elle m'a dit qu'il viendrait.*

(repère : situation d'énonciation rapportée « *Elle m'a dit* ») ;

- par rapport à une situation de perception subjective qui ne coïncide pas avec la situation d'énonciation principale (e, f) :

(e) *Il trouva / vit qu'elle était belle,*

(f) *Alors, on avait un gros chagrin...* (imparfait hypocoristique, vs « *Alors... comme ça, tu as un gros chagrin...* »)

p. 32

Remarques

1. L'imparfait hypocoristique implique comme tout imparfait l'« abandon du moi-ici-maintenant », signalant que l'énonciateur opère une rupture par rapport aux coordonnées de l'énonciation et place un *observable* (en coupe) dans un plan **autre** (*toncal*) que celui des coordonnées-origine (rupture qui, ici, s'applique également au calcul de la personne). Ce qui favorise tout un éventail possible d'effets de sens : bienveillance (point de vue autre : empathie), condescendance (point de vue autre : prise de distance) ou ironie (point de vue autre : mise en doute).

2. Le conditionnel sera *a priori* exclu ici, le virtuel ne relevant pas de la perception⁴². Le conditionnel paraît nécessairement plus abstrait (en raison du morphème *virtuel*) : de l'imparfait au conditionnel on peut glisser de l'expression de la perception (*il y avait donc une erreur !* : observable) à celle de la conjecture (*il y aurait donc une erreur...* : virtuel, à vérifier). Par ailleurs l'emploi du conditionnel hypocoristique n'aboutira sans doute pas aux mêmes effets de sens que l'emploi de l'imparfait hypocoristique ;

- de manière plus abstraite, par rapport à une source subjective (a, g, h) :

(a, α) *S'il faisait beau, nous pourrions sortir.*

(g) *L'instant d'après, le train déraillait.* (ex. emprunté à G. Guillaume⁴³) deux interprétations possibles : 1) comme en b (déraillement du train) ; 2) « réécriture d'un passé imaginaire » (P. Le Goffic, 1986 : 67).

(γ) *L'instant d'après le train aurait déraillé.* (correspondrait à g2 : « réécriture d'un passé imaginaire »)

⁴² Il s'agit bien entendu d'une remarque sommaire. Ainsi, J. Guillemin-Flescher étudie « l'expression de la perception imaginaire » dans la *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*, Paris, Ophrys, 1981 (éd. 1988), p. 270-294.

⁴³ G. Guillaume, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet, 1964.

(γ') *L'instant d'après le train **dérailerait**.* (2 interprétations différentes : soit conditionnel de prédestination ; soit conditionnel ludique, ou thétique⁴⁴, correspondant à la structuration d'un imaginaire).

(h) *J'ai fait un drôle de rêve cette nuit : je **marchais** au bord d'une falaise... La falaise **devenait** un pont de chemin de fer... Un train **arrivait**... Je **sautais** dans le vide...* (observables en coupe / énoncé proche du discours indirect libre : « J'ai rêvé que je marchais... »)

p. 33

L'emploi du conditionnel (*marcherais, deviendrait, arriverait, sauterais*) entraînerait l'interprétation (γ') : conditionnel ludique, ou thétique, (structuration d'un imaginaire). Le segment introducteur n'aurait alors plus lieu d'être. Le repère origine serait la subjectivité structurant cet imaginaire.

3.1.2. Toncalité

Les autres emplois du conditionnel, dans des propositions syntaxiquement indépendantes, ne seront interprétables que si le coénonciateur a lui-même accès aux données (contextuelles ou situationnelles) qui justifient la **localisation toncale** des procès, localisation dans un plan **autre**, en rupture par rapport à celui de l'énonciation principale. Ces données sont toujours indispensables pour justifier l'emploi du conditionnel. Ainsi l'énoncé-type *Il serait là* sera tour à tour interprété :

- comme un conditionnel ludique, à condition qu'il y ait eu au préalable manifestation de l'instance structurante adéquate (locuteur structurant un imaginaire) : [*On jouerait dans la cuisine, le loup serait entré et*] **il serait là**, [*sous la table*] ;
- comme un conditionnel conjectural, à condition qu'il y ait une situation préconstruite à élucider : [*Tiens donc, il y a sa veste sur la chaise et son grand sac par terre*], **il serait** [*donc*] **là** / [...] **il serait là** [*que ça ne m'étonnerait pas*] ;

⁴⁴ Emprunt à Michel Maillard, « L'impersonnel français de *il à ça* », *Autour de l'impersonnel*, Grenoble, ELLUG, 1985, p. 63-118. M. Maillard en donne la définition suivante : « L'adjectif *thétique* – du grec *θετικός* – signifie primitivement « propre à poser, à fonder, à établir ». Une proposition *thétique* est donc une proposition dont le rôle est de *poser un thème nouveau* [...]. » (p. 98). M. Maillard oppose *thétique* et *thématique* : « Une proposition *thématique* est une proposition qui prédique un thème, posé au préalable [...] »

Voir également l'article de Claude Delmas : « Remarques sur le passif impersonnel anglais - de *IT* à *THERE* » in *L'information grammaticale*, n°62, juin 1994.

Remarque : la *prédication d'existence* (*il y a / there is*) est énoncé (ou *prédication thétique*).

- comme un conditionnel « journalistique » (de « précaution »), à condition qu'il y ait situation d'énonciation préalable **Il serait là** [*depuis ce matin, à ce qu'on dit, mais nous ne l'avons pas encore vu*] ;
- comme une apodose, à condition que le contexte fournisse une protase en amont. [– *Il a dû prendre sa moto – Non,*] **il serait là** [*à l'heure qu'il est => s'il avait pris sa moto*].

p. 34

Conclusion. De même que l'imparfait⁴⁵, le conditionnel est une forme fondamentalement **dépendante** d'un plan **autre** (ou plan **toncal**), lui-même en rupture par rapport aux coordonnées de l'énonciation. Si, comme on l'a vu dans l'introduction de la première partie, il est impossible de retrouver une protase pour justifier chaque conditionnel, on ne peut en revanche interpréter un conditionnel si l'on n'a pas accès à la pertinence qui justifie sa **toncalité**.

3.1.3. Temps subjectif ou subjectivité

J.-P. Confais (1995 : 406) cite la notion de « **temps subjectif** » développée par Faucher⁴⁶, pour qui l'imparfait « annonce que la conscience

⁴⁵ L'absence de plan **autre**, ou **toncal**, rend l'imparfait incompréhensible (inadéquat).

Ainsi des affiches publicitaires placardées dans toute la France en août et septembre 1998 présentant un nouveau jeu de hasard (Le Tour du Monde) accompagnaient une série de cinq photos (prises à Pékin, Venise, New York, en Australie, à l'île Maurice) du commentaire suivant : « *On était là* », dans des bulles rattachées à chaque photographie. Or ces photos étaient parfaitement inertes, dans le sens où elles ne fournissaient pour coordonnées que le lieu (paysages urbains ou autres), intemporel, sans aucune autre circonstance à laquelle rattacher *on était là*, sauf peut-être un passage de kangourous dans le désert australien (« *On était là quand ces kangourous sont passés* »). Rien ne permet de repérer « *on était là* » par rapport à des coordonnées elles-mêmes en rupture, sinon, en désespoir de cause, « *au moment où cette photo a été prise* ».

On peut penser que le publicitaire ne s'est pas posé la question de savoir si l'emploi de l'imparfait se justifiait et qu'il avait plus vraisemblablement à l'esprit un preterit du type « *I was there* ». L'emploi de cet hybride « imparfait-preterit » français ayant tendance à gagner du terrain (hybride imparfait-preterit exotique involontaire, hybride imparfait-preterit recherche d'exotisme, hybride imparfait-preterit calque de traduction), on remarquera que les occurrences de *étais/était/étaient* sont bien plus fréquentes que celles des autres procès dans cet emploi hybride imparfait-preterit. Peut-être en partie en raison de l'homophonie *était/été* et de l'autorité de la loi interdisant l'emploi de *j'ai été en Australie* (vs *I've been*) et préconisant *je suis allé*. *J'étais* devient alors une solution pour déjouer la loi, et résulterait peut-être en partie des glissements suivants : *je suis allé* → (bon usage **j'ai été*) + (bon usage *j'étais* – mais contraintes aspecto-temporelles différentes) => amalgame *j'étais* (transcription licite, au prix de l'entorse aspecto-temporelle, de l'illicite *j'[ai] été*) = **j'été* (dont la variante graphique n'est réalisée que sous la forme *j'étais*).

⁴⁶ E. Faucher, « Une lecture monosémique des temps français. » in *Etudes de linguistique appliquée*, 1967, p. 42.

dans laquelle le procès se reflète porte une date antérieure à celle de l'acte de parole ». Ce qui serait donné comme antérieur, ce serait donc le point de vue (subjectivité).

Ainsi l'exemple suivant :

(e) *Il trouva qu'elle était belle,*

p. 35

ne saurait s'interpréter *Elle n'est plus belle*, mais se glose *Il la trouva belle* (à ce moment-là, au moment où il la vit). C'est la perception elle-même qui entre dans l'enchaînement aoristique (*trouva*), le procès de la complétive (*qu'elle était belle*) étant fondamentalement repéré par rapport au procès exprimant la perception.

En revanche, on ne peut plus affirmer que « la conscience dans laquelle le procès se reflète **porte une date antérieure** à celle de l'acte de parole » dans le cas d'une subordonnée hypothétique (Ex. a : *S'il faisait beau nous pourrions sortir*).

L'interprétation de Damourette et Pichon (1936, t.V, § 1708, p. 175) présente l'avantage de recouvrir tous les cas de figure : « [...] il ne semble pas douteux que le rôle du saviez comme agent d'expression d'un passé n'est qu'un cas particulier de son sens toncal. »⁴⁷. On retiendra que le terme de **toncal** utilisé par Damourette et Pichon est ainsi apte à rendre compte de l'invariant de l'imparfait ; et que le *toncal* est une forme dont la dépendance se prête particulièrement bien à l'**expression de la subjectivité** (imparfait onirique, énonciation rapportée, imparfait hypothétique, imparfait hypocoristique).

Tel est également le cas du conditionnel, ou *virtuel toncal*.

Par voie de conséquence, le repérage toncal, dans un plan **autre** lui-même en rupture et susceptible d'inclure une seconde origine elle-même en rupture par rapport aux coordonnées-origine principales, favorisera l'emploi de l'imparfait et du conditionnel dans tout contexte structurant un contenu propositionnel subjectif (ex. discours intérieur) et, à l'inverse, la présence de l'imparfait et du conditionnel seront des indices de choix dans la

⁴⁷ J.-P. Confais (1995 : 408-412) développe un parallèle entre présent et imparfait, dans une section intitulée « *L'IMP comme "ombre de PRÉS"* ». Il aboutit à la conclusion suivante, qui va dans le même sens que l'emprunt fait ici à Damourette et Pichon : « *Si l'on se place dans la perspective du décodage d'une séquence à l'IMP, l'instruction véhiculée par l'IMP peut se formuler ainsi : "Construis une situation telle que la séquence puisse correspondre à une séquence au PRÉS et tu comprendras en quoi la situation d'énonciation de la séquence à l'IMP est autre que la situation actuelle"* ».

reconnaissance du style indirect libre⁴⁸, puisque *toncal* et *virtuel toncal* ne peuvent s'interpréter que comme formes dépendantes d'un plan **autre**.

p. 36

L'un et l'autre s'opposent en cela au passé simple, qui sera par définition inadéquat dans tous les cas où le second jeu de repérage (explicite ou implicite) qui vient d'être décrit sera à l'œuvre.

3.2. Aoriste, imparfait et conditionnel

P. Le Goffic⁴⁹ oppose l'imparfait à l'aoriste (passé simple) en ces termes :

« l'aoriste inscrit dans le passé (*Henri IV fut assassiné en 1610*), l'imparfait s'inscrit dans un passé (*en 1610, Henri IV était assassiné, ...*) ; l'aoriste est propre à fournir la « colonne vertébrale » d'un récit, l'imparfait à fournir les indications du décor, les descriptions et les commentaires ; un énoncé à l'aoriste se suffit, un énoncé à l'imparfait appelle autre chose. »

3.2.1. Exercices de style, 1 (« *Passé simple* ») et 2 (« *Imparfait* »)

P. Le Goffic cite les deux « exercices de style »⁵⁰ suivants :

Passé simple

Ce fut midi. Les voyageurs montèrent dans l'autobus. On fut serré. Un jeune monsieur porta sur sa tête un chapeau entouré d'une tresse, non d'un ruban. Il eut un long cou. Il se plaignit auprès de son voisin des heurts que celui-ci lui infligea. Dès qu'il aperçut une place libre, il se précipita vers elle et s'y assit.

Je l'aperçus plus tard devant la gare Saint-Lazare. Il se vêtit d'un pardessus et un camarade qui se trouva là lui fit cette remarque : il fallut mettre un bouton supplémentaire.

Imparfait

C'était midi. Les voyageurs montaient dans l'autobus. On était serré. Un jeune monsieur portait sur sa tête un chapeau qui était entouré d'une tresse

⁴⁸ Problème étudié dans l'article de Bruno Poncharal, « Etude contrastive du discours indirect libre en anglais et en français : problèmes aspectuels », *Linguistique contrastive et traduction*, tome 4, Paris, Ophrys, 1998.

⁴⁹ P. Le Goffic, « Que l'imparfait n'est pas un temps du passé », *Points de vue sur l'imparfait*, Centre de publications de l'Université de Caen, 1986, p. 59.

⁵⁰ Raymond Queneau, *Exercices de style*, Paris, Gallimard NRF, 1947 (éd. 1982), p. 49-50, cité par P. Le Goffic (1986 : 60).

et non d'un ruban. Il avait un long cou. Il se plaignait auprès de son voisin des heurts que celui-ci lui infligeait. Dès qu'il apercevait une place libre, il se précipitait vers elle et s'y asseyait.

Je l'apercevais plus tard, devant la gare Saint-Lazare. Il se vêtait d'un pardessus et un camarade qui se trouvait là lui faisait cette remarque : il fallait mettre un bouton supplémentaire.

Dans le premier de ces deux « exercices de style », l'absurdité tient à ce que les passés simples « induisent une lecture où tous les procès sont présentés comme les phases successives du déroulement de l'action, ce qui manifestement ne convient qu'à une partie des procès relatés ; d'où des cocasseries absurdes (*il eut un long nez*) » (P. Le Goffic, 1986 : 61) et des incohérences (*... lui fit cette remarque : il fallut mettre un bouton supplémentaire.*).

p. 37

Dans l'« exercice de style » intitulé « Imparfait », « on attend le début de l'action à l'aoriste, qui assurera le repérage. » Mais ce repérage n'est fourni à aucun moment. « Au total les ancrages référentiels et temporels du texte dans son ensemble sont inexistantes ou contradictoires, la temporalité vacille, le tout penche du côté d'une sorte de vision irréelle où les choses sont floues, avec des contours estompés, sans commencement ni fin, sans frontière de contradiction, – comme dans un rêve. » (P. Le Goffic, 1986 : 61). Les seules interprétations cohérentes possibles sont celle d'un imparfait onirique (cf. Ex. h : *J'ai fait un drôle de rêve cette nuit : je marchais sur une falaise...* Ch. 3, § 3.1.1) ou celle d'un imparfait ludique (celui qu'emploient les enfants, en concurrence avec le conditionnel ludique, pour structurer l'imaginaire de leurs jeux).

3.2.2. Aoriste vs imparfait

Le passé simple est compatible avec un avant et un après, une succession, un enchaînement (ce qui ne le rend pas pour autant inapte à l'expression d'une concomitance : il est parfaitement compatible avec un repère passé explicite – cf. ci-dessous, note 54) : il construit des procès bornés et se caractérise par un fonctionnement discontinu.

C'est en cela aussi qu'il est compatible avec l'expression de la durée :

(i) *Il vécut à Paris pendant toute sa vie.*

Alors que l'imparfait, non borné (bornes non pertinentes), correspond à un fonctionnement continu, ce qui le rend inapte à l'expression de la durée⁵¹ :

⁵¹ L'introduction de bornes, l'expression d'une durée (*Il faisait une heure de marche à pied, puis il travaillait pendant cinq heures d'affilée*) aboutissent à une interprétation itérative :

p. 38

(i') **Il vivait à Paris pendant toute sa vie.*(j) *Ce fut une agréable soirée.* (se dit dès le moment où l'on va franchir la porte, c'est-à-dire au moment de mettre un terme au procès et à la soirée)(j') ? *C'était une agréable soirée.*⁵²

procès situés à l'intérieur d'un ensemble (classe d'occurrences) lui-même non borné (**Pendant cinq ans, il faisait une heure de marche à pied, puis...*), ensemble pour lequel l'avant et l'après ne sont pas pertinents, mais ensemble fondamentalement **repéré** (*A cette époque-là, il faisait une heure de marche à pied...*), « inscrit dans un passé ». C'est ce repère qui a pour rôle d'inscrire dans le passé, et qui est lui-même apte à réenclencher le mouvement de l'enchaînement aoristique (*A cette époque, il faisait une heure..., mais il **changea** d'habitudes au bout de quelque temps* : « au bout de » est la borne explicitement associée à *quelque temps* et non au procès *faisait* : celui-ci, lorsqu'apparaît cette borne, n'est simplement plus *observable en coupe*. C'est aussi cette borne qui entraîne le retour à l'enchaînement aoristique).

L'expression d'une durée pourra apparaître également par une voie différente comme dans l'exemple suivant : *il marchait depuis trois heures*. L'interprétation n'est plus ici de type itératif, mais la compatibilité de l'imparfait avec l'expression de la durée est subordonnée aux critères fondamentaux que nous avons mentionnés. 1. Le procès est **en rupture** par rapport aux coordonnées de l'énonciation principale, en conséquence de (2). 2. Le procès est **nécessairement** repéré dans un plan **toncal**, par rapport à un **repère toncal** (un « alors ») dont il est fondamentalement dépendant. 3. Ce repère toncal est ici le **point de vue** à partir duquel est envisagé le procès. 4. C'est ce **repérage** toncal qui est prioritairement valide par rapport à l'expression de la durée. Ce que dit l'imparfait, c'est que ce procès était **observable** depuis trois heures, autrement dit, que la **dépendance** du procès était valide depuis trois heures (ce serait donc le repère point de vue – et, **par rapport à lui** et à travers lui, mais par rapport à lui seulement et par rapport à lui fondamentalement, le procès – qui serait repéré par rapport à l'expression de la durée). 5. Il en découle que la valeur aspectuelle de l'imparfait prime également : le procès, en tant qu'« **observable** » est vu en coupe et cette vue en coupe (correspondant à un point de vue sécant) vaut pour la durée de validité spécifiée par le repère. 6. Alors, et alors seulement, l'imparfait est compatible avec l'expression de la durée : la question *Depuis combien de temps marchait-il ?* n'est intelligible qu'en fonction du repérage complexe dont dépend **prioritairement** l'imparfait.

Un troisième cas sera celui de l'« imparfait de narration », dont on peut montrer également qu'il n'est susceptible de construire un enchaînement que **par rapport** à un repère lui-même en rupture (de celui-ci dépendra l'interprétation de type « itération » ou « enchaînement », mais cette dépendance est **primordiale**).

C'est pour cette raison que nous dirons plus bas que l'imparfait est **indifférent** à l'expression de la durée, et qu'il est indifférent à l'avant et à l'après (ce qui ne signifie nullement que la durée comme l'enchaînement ne puissent sous certaines conditions s'associer au repère dont il dépend).

⁵² L'imparfait est incompatible avec le terme (la borne de droite) décrit en (j) ; mais il serait compatible avec un commentaire *a posteriori* dans le cadre d'une reconstitution : « *Lorsque l'orage a éclaté, nous étions tous dehors. Nous avons sorti les tables dans le jardin. C'était une agréable soirée.* » (repérage en rupture par rapport aux coordonnées de l'énonciation +

Mais le passé simple implique aussi, fondamentalement, **un effacement total de l'énonciateur et de tout repérage subjectif**. Ce qui le rend inadéquat dans les énoncés oniriques (h'), dans les cas d'énonciation rapportée (d'), pour énoncer le contenu d'une perception subjective (e'), dans un système hypothétique (a'), ou encore dans un énoncé hypocoristique (f') :

- (h') *J'ai fait un drôle de rêve cette nuit : *je **marchai** au bord d'une falaise... *La falaise **devint** un pont de chemin de fer... *Un train **arriva**... *Je **sautai** dans le vide...*
- (d') **Il m'a dit qu'il **vint**.*
- (e') **Il trouva / vit qu'elle **fut** belle.*
- (a') **S'il **fit** beau, nous pourrions sortir⁵³.*
- (f') **Alors, on **eut** un gros chagrin...*

p. 39

Conclusion

Aoriste et imparfait ont pour seuls points communs un **repérage en rupture** (rupture directe dans le cas du passé simple, rupture indirecte dans celui de l'imparfait) par rapport à la situation d'énonciation, et leur aptitude (par des voies différentes) à l'expression d'un passé chronologique. Ils diffèrent par ailleurs sur tous les points suivants, qui caractérisent l'imparfait.

En raison de sa **dépendance**⁵⁴ toncale, caractéristique qui l'oppose au passé simple en le situant dans un plan en rupture par rapport aux coordonnées énonciatives principales⁵⁵, l'imparfait se prête tout

suspension (procès non borné) du récit (de l'enchaînement aoristique) + dépendance du procès (repérage par rapport à l'« aoriste de discours »-repère *a éclaté*).

⁵³ Le passé simple n'est susceptible d'entrer dans une subordonnée en SI que dans les schémas concessifs du type : *S'il **fut** un grand roi, il eut cependant d'innombrables faiblesses*. (« S'il est exact qu'il fut un grand roi... », concession d'un procès extrait de l'enchaînement aoristique).

⁵⁴ C'est cette **dépendance** qui oppose l'imparfait et le passé simple et non l'existence même d'un repère. Le passé simple est compatible avec un repère (Ex : **En 1991**, il **changea** son fusil d'épaule... ; mais *En 1991, on crut qu'il **changea** son fusil d'épaule), pourvu que celui-ci n'entrave pas la successivité discontinue des procès et n'introduise pas de repère point de vue, c'est-à-dire de *plan toncal*.

⁵⁵ C'est par le biais de ce second repérage que l'imparfait est apte à exprimer un procès dont le référent extralinguistique est postérieur au moment d'énonciation : après un empêchement accidentel, on pourra énoncer : « *Dire qu'il soutenait sa thèse la semaine prochaine...* », autrement dit « il fut un temps où il était prévu qu'il soutenait... ». En revanche il est impossible d'énoncer **Dire qu'il soutint sa thèse la semaine prochaine*, puisqu'une dépendance de ce type (ici, préconstruit lui-même repéré dans le passé) est exclue, par définition, du fonctionnement de l'aoriste.

particulièrement à l'**expression de la subjectivité**. C'est une forme **non bornée**, indifférente (cf. ci-dessus, note 51, p. 37) à la durée, à l'avant et à l'après, correspondant à un fonctionnement continu.

Ces caractéristiques favorisent un fonctionnement aspectuel, dont la description serait susceptible d'apporter un éclairage supplémentaire sur les différentes valeurs de l'imparfait et peut-être aussi, par voie de conséquence, sur le conditionnel (la désinence de l'imparfait entrant, rappelons-le, dans la construction du conditionnel). La prochaine section proposera donc une tentative de comparaison de la valeur aspectuelle du *toncal* (imparfait) avec celle du *virtuel toncal* (conditionnel).

p. 40

3.3. Imparfait et conditionnel : valeur aspectuelle

M. Wilmet (1997 : 311-325), dans son « inventaire des aspects », considère que l'« aspect suffixal » correspond à une seule et unique alternative :

1. « Ou le repère saisit le procès de l'extérieur, appréhende en bloc le *terminus a quo* α [terme ou borne de gauche] et le *terminus ad quem* ω [terme ou borne de droite], fermant aux extrémités l'intervalle $\alpha-\omega$. Aspect *global*, dont relèvent l'infinitif *marcher*, le participe *marché*, les subjonctifs *marche/marchions* et *marchasse*, les indicatifs *marchai*, *marcherai*, *marcherais*. »

2. « Ou le repère saisit le procès de l'intérieur, le scinde entre le *terminus a quo* α et le *terminus ad quem* ω , ouvrant aux extrémités l'intervalle $\alpha-\omega$. Aspect *sécant* du participe *marchant* et des indicatifs *marche*, *marchais*. »

Conditionnel et imparfait seraient donc en opposition radicale quant à l'aspect. Pour la bonne raison, semble-t-il, que la valeur aspectuelle du conditionnel (aspect global) n'est pas dérivée de celle de l'imparfait (aspect « sécant », procès vu en coupe), mais de celle de l'infinitif.

L'aspect *global* de l'infinitif tient à la virtualité maximale de celui-ci (décrite plus haut). On a postulé que la virtualité faisait partie de l'invariant du conditionnel (et du futur), et il semble effectivement que conditionnel et futur ne sauraient donner lieu à des procès vus en coupe, de l'intérieur (borne de gauche franchie, aspect dit « sécant »), sans redevenir respectivement un imparfait et un présent. La perte de l'aspect *observable en coupe* (correspondant à un point de vue *sécant*) de l'imparfait s'expliquerait donc par la contradiction irréductible qui l'oppose à l'aspect global du virtuel.

3.4. Exercice de style 3 (imaginaire) à la manière de Raymond Queneau

Conditionnel

Ce serait midi. Des voyageurs monteraient dans un autobus. On serait serré. Un jeune monsieur porterait sur sa tête un chapeau qui serait entouré d'une tresse et non d'un ruban. Il aurait un long cou. Il se plaindrait auprès d'un voisin des heurts que ce dernier lui infligerait. Dès qu'il apercevrait une place libre, il se précipiterait vers elle et s'y assiérait.

Je l'apercevrais plus tard, devant la Gare Saint-Lazare. Il serait vêtu d'un pardessus et un camarade qui se trouverait là lui ferait cette remarque : il faudrait mettre un bouton supplémentaire.

p. 41

La seule interprétation cohérente possible ici serait celle d'un *conditionnel ludique* (suggestion de scénario, par exemple), que l'on nommerait volontiers conditionnel *thétique* (cf. note 44, p. 33) : le repérage se fait par rapport à une subjectivité structurante (l'imaginaire de l'énonciateur) qui construit dans un plan **autre** (*toncal*) un univers parallèle, virtuel. On fera le rapprochement avec la source subjective de l'imparfait onirique de l'exercice de style n° 2 (cf. p. 36). Comme il a été vu, tout en se caractérisant par l'aspect global (ce qui lui permet de construire des procès en succession, tout comme le passé simple), le conditionnel partage son jeu de repérage complexe (dans un plan *toncal*) avec l'imparfait, ce qui lui permet de rendre une cohérence à l'ensemble, là où (exercice de style n° 1, p. 36) le passé simple en est incapable. Mais on remarquera une autre divergence entre imparfait et conditionnel.

« *Dès qu'il apercevrait une place libre, il se précipitait vers elle et s'y asseyait* » ne peut recevoir qu'une interprétation itérative (présence de la borne *dès que*, cf. notes 51 et 52, et ch. 3, § 3.2.2, p. 37). En revanche « *Dès qu'il apercevrait...* » peut fort bien s'interpréter soit comme une occurrence imaginaire singulière (comme « *Dès qu'il aperçut...* ») vue dans son aspect global, soit comme une caractérisation imaginaire. On peut alors se demander si l'aspect *observable en coupe* (correspondant à un point de vue *sécant*) ne redevient pas pertinent.

Non, car la glose « qui avait pour destin de... » est inapplicable ici, glose du conditionnel de prédestination donné pour archétype du conditionnel, comme dans l'exemple suivant :

(5a) [...] *et si l'on m'avait dit que les métaphysiciens auxquels je m'attacherais alors ne lui ressembleraient en rien, j'aurais ressenti le*

désespoir d'un amoureux qui veut aimer pour la vie et à qui on parle des autres maîtresses qu'il aura plus tard. (Du côté de chez Swann, p. 96)

En 5a, en revanche, la glose, « auxquels j'avais pour destin de m'attacher... » semble parfaitement adéquate pour plusieurs raisons. L'archétype est encore très proche de l'étymon : le conditionnel apparaît dans une relative, ce qui favorise l'interprétation « caractérisation de l'antécédent », « localisation d'une propriété dans le sujet », « suspension de l'enchaînement aoristique ». Et effectivement, la glose, mais la glose seulement, permet de retrouver l'aspect « sécant », vu en coupe (*avais*), qui s'applique à une opération de localisation (*avais*) d'une propriété (« avoir pour destin de -R- ») dans le sujet (*je*), cette propriété contenant un virtuel (m'attacher) dont l'énonciateur (situation d'énonciation principale) se porte garant de la pertinence pragmatique (choix lexical subjectif dépassé), mais également de la validation à la faveur du décalage-rupture entre la situation repère (récit de type autobiographie-fiction) et la situation d'énonciation principale. Le fonctionnement interne de cette localisation d'un destin s'applique enfin à la caractérisation (par la relative déterminative) de l'antécédent (*les métaphysiciens*), cette caractérisation donnant un virtuel (*-R-*) pour pertinent dans le cadre que l'on vient de décrire pour la localisation.

p. 42

Remarques

On admettra ici que l'étymon n'est pas susceptible de nous éclairer davantage pour deux raisons : la glose « qui avait pour destin de... » ne s'applique qu'à l'archétype (conditionnel de prédestination), d'une part, et d'autre part cette glose tend à transformer la résultante (conditionnel synthétique) en conditionnel périphrastique.

On en conclura que l'aspect *observable en coupe* ne peut être réactivé qu'au prix d'un retour à un conditionnel périphrastique, et que la glose appliquée à l'archétype (« qui avait pour destin de... », dans certaines relatives) en est une confirmation puisqu'elle ne permet d'associer l'aspect *observable en coupe* (correspondant à un point de vue *sécant*) qu'à l'opérateur de localisation.

Le conditionnel forme synthétique aura en revanche systématiquement l'aspect global en raison précisément de son caractère virtuel.

3.5. Le « conditionnel » comme somme d'opérations mentales. Remarques sur la terminologie.

Lorsque Jacques Boulle fait remarquer que « l'énonciateur peut envisager l'avenir (le non-certain), presque à l'égal du certain » (cf. ch. 1, § 1.2.1.2), il

appuie son argumentation sur l'opposition entre **formes périphrastiques**, qui exhibent séparément l'existence d'opérations mentales distinctes, et **formes synthétiques** qui tendent à en donner la somme.

Cette somme ne va pas sans déperdition, comme on vient de le voir, et la présente section aura pour objet de rassembler les données retenues pour caractéristiques du conditionnel, et qui seront mises à l'épreuve au cours de l'étude de ses traductions.

Le conditionnel met en jeu (à l'instar de l'imparfait) un repérage dans un plan **autre**, ou repérage toncal. La justification de ce repérage **toncal** donnera vraisemblablement accès à l'interprétation de la plupart des emplois du conditionnel.

Le morphème emprunté à l'infinitif rappelle que, si le choix lexical est dépassé, la notion verbale, toute pertinente qu'elle est, construit une référence virtuelle. La virtualité de l'application de son programme sémantique favorise (avec l'exploitation du dédoublement du repérage) l'interprétation « non-vérifiable ». De ce caractère virtuel vient l'aspect *global* associé au conditionnel.

p. 43

Le conditionnel archétypique (conditionnel de prédestination), plus proche de l'étymon, réactive les éléments constitutifs d'origine : localisation (*avoir*) – dans un jeu de coordonnées toncales – de propriété (destin) dans le sujet. Cette propriété contient un virtuel dont la pertinence a ceci de particulier qu'elle s'appuie, à la faveur du décalage temporel (entre *tunc* et *nunc*), sur le trait « vérifié ».

Conclusion

On décrira le *conditionnel* de la façon suivante : **localisation d'un virtuel dans un plan toncal** (*autre* que celui des coordonnées énonciatives principales).

Le critère *non-vérifiable* reçu du morphème du *virtuel* ne sera sans doute pas toujours pertinent.

On pourra enfin se demander si l'*orientation vers la validation* (constatée dans l'étymon et dans l'archétype, confirmée dans les apodoses et dans la prédiction indirecte) fait partie ou non de l'invariant du *virtuel toncal*. Il semble que cette caractéristique soit absente dans les protases en **-rais** (cf. ch. 7), dans les relatives chimériques (ch. 12) et dans les emplois du conditionnel conjectural (ch. 13) et du conditionnel journalistique (ch. 15). Pour cette raison, qui vient s'ajouter à celle évoquée au chapitre 2 (« Les origines »), nous n'utiliseront pas les termes de « futur dans le passé », de « futur imparfait » ou de « toncal futur ».

Problèmes de terminologie

Il a été suggéré à plusieurs reprises que le terme de « conditionnel » n'était pas adéquat, notamment parce qu'il n'y avait pas lieu de reconstruire une condition derrière chaque conditionnel. Par le biais de son invariant (construction d'un plan *toncal*, pertinence d'un *virtuel* en fonction de ce repérage et en fonction de la situation d'énonciation), on pourrait considérer que la conscience de ces caractéristiques, qui permet l'emploi et l'interprétation du conditionnel, constitue un ensemble de conditions préalables...

Pour éviter de réviser inutilement la terminologie, on continuera d'utiliser ici, pour le nommer, le terme de *conditionnel*. Mais l'on continuera, pour se référer à ses caractéristiques, de le décrire comme un *virtuel toncal*.

Par ailleurs, après avoir affirmé que le prototype était difficile d'accès, et après avoir cherché secours du côté de l'étymon, on devrait effectuer une exploration diachronique pour retrouver le continuum témoin de l'apparition de chacun des emplois du conditionnel et voir si ce continuum est encore perceptible en synchronie. On ne poursuivra pas ici une telle étude, qui ne laisserait plus aucune place aux traductions du conditionnel.

p.44

Enfin, on conservera la distinction entre emplois temporels et emplois modaux comme point de départ, tout en gardant à l'esprit la remarque de Damourette et Pichon qui s'applique au *toncal* en général, donc au *virtuel toncal* (au *conditionnel*) comme au *toncal* (à l'*imparfait*) : « [...] il ne semble pas douteux que le rôle du saviez comme agent d'expression d'un passé n'est qu'un cas particulier de son sens toncal. ».

CHAPITRE 4

Deux emplois « fondamentaux »

p. 45

Les deux emplois du conditionnel donnés pour les plus représentatifs (cf. ch. 1) correspondent l'un à un repérage de type hypothétique, l'autre à un repérage temporel. S'ils sont présentés ici en premier, c'est sans doute parce qu'ils sont au centre du débat évoqué au premier chapitre.

Mais, comme il a été dit, les autres emplois du conditionnel ne sont nullement périphériques (ce serait même plutôt le contraire selon les contextes) et on ne peut décrire le conditionnel sans tenter de rendre compte de tout l'éventail qu'il est capable de couvrir.

On verra au demeurant, dans la troisième partie de ce chapitre, que les deux emplois qui nourrissent le débat depuis près de deux siècles, loin de s'opposer, sont parfaitement à même de se superposer.

4.1. Repérage hypothétique (repérage par rapport à une hypothèse, donc en rupture par rapport aux coordonnées de l'énonciation principale : valeur « modale ») :

(7a) [...] *si j'étais à ta place, je **ferais** réparer cette marche au plus vite.*
(*Les Bijoux de la Castafiore*, p. 17)

L'énonciateur construit son énoncé sur une **hypothèse** (littéralement : proposition posée en dessous, qui tient lieu de fondement, de base à un raisonnement, à un discours), la première proposition p, traditionnellement appelée **protase** (proposition qui tient lieu de prémisse majeure d'un argument, première partie d'une période, proposition à développer, par opposition à l'**apodose** qui en est le développement), sur laquelle il appuie l'apodose q, que l'on peut décrire comme une **projection hypothétique**.

Les marqueurs de l'imparfait, qui apparaissent dans la protase comme dans l'apodose, sont tout au long d'un énoncé hypothétique le rappel que celui-ci est repéré **en rupture** par rapport aux coordonnées de l'énonciation **et** que tout le système hypothétique se situe dans un plan *toncal*, **autre** que celui des coordonnées-origine (repérage *toncal*, c'est-à-dire **autre**, non ancré dans *hic et nunc*).

p. 46

Si l'on reprend la définition du terme **thétique**⁵⁶ donnée par M. Maillard (1985 : 98) : « L'adjectif *thétique* – du grec *θετικός* – signifie primitivement « propre à poser, à fonder, à établir ». Une proposition *thétique* est donc une proposition dont le rôle est de *poser un thème nouveau* [...]. ». Ce terme s'appliquerait à une protase de manière générique – mais selon plusieurs schémas d'application (cf. note 61), dont l'un serait plutôt thématique que thétique, celui des protases rhétoriques, construites sur une reprise de thème – dans le sens où l'énonciateur pose un thème comme soubassement (**hypo-**) repère (circonstant hypothétique) de son apodose.

L'énonciateur de (7) met à profit le décrochement des repères pour structurer un domaine fictif auquel le coénonciateur n'a pas encore accès : la valeur de l'imparfait, dans la protase, n'est bien entendu nullement temporelle (chronologique), mais « modale », dans le sens où le contenu propositionnel de l'énoncé entre en contradiction avec ce qui « **est le cas** » (Je ne suis pas à ta place), c'est-à-dire avec l'assertable, en posant comme validée et vue en coupe⁵⁷ une relation fictive (qui « **n'est pas le cas** » : *Si*

⁵⁶ A. Joly et D. O'Kelly (*Grammaire systématique de l'anglais*, Paris, Nathan, 1990, p. 35) emploient également ce terme : « L'assertion thétique est celle qui permet au locuteur de poser – et [...] de proposer – comme *certain* ce qu'il dit. » Quant au terme d'*hypothétique*, il désigne (1990 : 37) « une sous-assertion, autrement dit une assertion modulée en baisse, atténuée, affaiblie ».

La terminologie est employée ici de manière différente : le certain relève de l'assertion, modalité énonciative. La structure thématique comporte un thème – repère – et des éléments rhématiques – repérés par rapport à ce thème : elle se construit sur une succession d'énoncés. Le thétique correspond à la structuration d'un thème nouveau. Le terme de thétique ne s'applique donc qu'aux emplois susceptibles d'inaugurer un thème (ex : *Il y a Jean qui a téléphoné*), auquel le coénonciateur n'a pas encore accès (dans ce sens *assertion thétique* renvoie à du certain ne constituant pas le développement d'un thème déjà posé) et qui relève pour cette raison de l'arbitraire. Un système hypothétique comporte un thème (*-thétique*), soubassement (*hypo-*) repère (protase) d'un développement repéré (apodose). Quand au statut de ce thème – hypothème potentiel, hypothème rhétorique (de reprise) ou hypothème contrefactuel (« irréel ») – contenu dans la protase, il relève de plusieurs schémas possibles (cf. note 61 ; cf. également J.-M. Merle 1999 : « Genèse et interprétation des repères hypothétiques en milieu toncal – entre arbitraire et pertinence »).

⁵⁷ S'appuyant sur les travaux de G. Guillaume, G. Garnier et C. Guimier font remarquer, à propos de l'« irréel du présent » que l'imparfait et le *preterit* « perdent leur valeur temporelle. Guillaume rend compte de cet emploi de l'imparfait par la décadence notionnelle ou logique, qui se différencie de la décadence temporelle à laquelle il est associé en langue : de l'antériorité chronologique du passé par rapport au présent, il ne retient que l'antériorité notionnelle de la condition par rapport à la conséquence. »

j'étais à ta place). Ce contenu propositionnel fictif correspond à la situation hypothétique posée par l'énonciateur à titre de repère pour l'apodose.

p. 47

En anglais, le prétérit signale une rupture et un dépassement, fictif comme chronologique (*praeter eo* signifie précisément aller au-delà, et *praetereo* dépasser ; *praeteritum* signale que le dépassement est consommé).

L'aptitude du prétérit anglais à recouvrir **et** les emplois dévolus au passé simple français (rupture directe, aoristique), **et** les emplois correspondant à la construction d'un plan en rupture comme l'énonciation d'une protase (l'imparfait de la protase se traduit par un prétérit simple ; cf. B. Poncharal : 1998), rendent disponible l'ajout d'un aspect (*be + V-ing*) pour signaler la reprise à l'identique d'un préconstruit⁵⁸.

L'hiatus entre prétérit et imparfait donne à penser qu'il y aurait un emploi « métalinguistique » de celui-ci dans un énoncé hypothétique (glose : « si p était le cas », « admettons que p soit le cas », « soit p ») : l'énonciateur invite le coénonciateur à admettre provisoirement une relation comme validée, à seule fin de poursuivre son raisonnement et d'enchaîner sur sa projection hypothétique. Mais cet emploi métalinguistique est en réalité le fait de la conjonction *si / if*.

Car l'imparfait seul ne saurait bien entendu suffire à ouvrir l'hypothèse :

(7') *j'étais à ta place*

reprend une valeur aspecto-temporelle⁵⁹ et s'inscrit dans un cadre passé, donnant p (*j'étais à ta place*) pour validé et observable (en coupe : point de

G. Guillaume, *Leçons de linguistique 1948-1949, série A. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I*, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Klincksieck, 1971, p. 123-124.

G. Garnier et C. Guimier, « Les hommes aussi *avaient* leurs chagrins. Etude comparative français-anglais », *Points de vue sur l'imparfait*, Centre d'études linguistiques de l'Université de Caen, 1986, p. 129.

⁵⁸ On en revient alors à la glose « s'il est vrai que... », ou « si tel préconstruit est vrai... ». Ainsi, les conditions de réalisation de *was V ing* dans une protase seront de l'ordre de : A : "When he was hit by the car he was running." B : "If he was running then I'm not surprised." (« si un tel préconstruit est exact, alors, rien d'étonnant... »)

⁵⁹ Ou amorce la « réécriture d'un passé imaginaire » dont parle P. Le Goffic (cf. p. 31), dans un système hypothétique juxtaposant deux propositions à l'imparfait : *J'étais à ta place, je faisais réparer cette marche au plus vite* (= *J'aurais été à ta place, j'aurais fait réparer cette marche au plus vite*), dont la glose montre que l'on n'a plus affaire à un « irréel » du présent (ou à un « irréel absolu »), mais à un « irréel » du passé. Les énoncés hypothétiques contenant deux conditionnels en parallèle seront étudiés au chapitre 7. Sur cette même question, cf. également Anne Trévisse, 1999, « A propos de repérages fictifs : variété des formes et construction du sens », *LINX* n° 41, p. 39-59.

vue sécant) à un moment donné et excluant p'. D'où le rôle de la conjonction *si*⁶⁰ / *if*.

p. 48

C'est la conjonction *si* / *if* qui signale que le contenu propositionnel de la conjonction est, d'une part, virtuel et, d'autre part, pris comme *repère hypothétique*. *Thétique* en sa qualité de thème-repère, *hypo* parce que ce thème est l'annonce d'un développement, l'apodose, repérée par rapport au thème-repère, construite sur le **soubassement** fourni par la protase.

Ici (énoncé 7), l'introduction d'un thème nouveau signalée par *si* / *if*, thème explicitement *virtuel* (fictif), s'accompagne d'un recentrage (ou d'une commutation⁶¹) de p' sur p et permet, le temps de l'acte d'énonciation, la

⁶⁰ A propos de *si*, il serait tentant de voir à tous ses emplois (*si* conjonction introduisant protases et percontatives et *si* adverbial d'infirmité ou de degré) une même origine (procédant de *sic*, « ainsi »). Mais le *si* hypothétique, *via* le latin, est hérité d'une racine indo-européenne, *sei*, donnée pour différente de celle de *sic* (peut-être pourrait-on établir une parenté en amont...). Damourette et Pichon (§ 2160, tome VI, p. 72-77) soulignent la confusion en ancien français entre *se*, *s'*, conjonction, et *si*, hérité de *sic*. Ils concluent de leurs observations : « Dans ces conditions, il nous semble légitime, même diachroniquement, de ne compter en français qu'un seul strument *si*. ». *Ainsi* serait alors une glose du *soit* thétiq que l'on a proposé au paragraphe précédent comme annonçant la structuration d'un thème fictif.

De même on peut être tenté de considérer *si* comme opérateur de « parcours » (sur deux valeurs). Il semble que ce soit plutôt un opérateur de (*re*)*centrage* : *si* adverbe (*sic*, ainsi) opérant un *recentrage* sur un gradient associé à une notion adjectivale ou adverbiale (*si grand*, recentrage ou commutation de degré quelconque à degré non quelconque, haut degré ou degré préconstruit), ou sur la polarité associée à une relation (recentrage sur polarité : *non* / *si*, ou commutation de négatif à affirmatif) ; *si* conjonction, dans les percontatives (subordonnées interrogatives : *Je me demande s'il viendra*), semblerait le mieux apte à se décrire comme un opérateur de parcours (indécision entre deux valeurs), mais il porte sur une polarité et une seule (l'indécision porte sur l'assertabilité d'une polarité, l'autre étant appelée à resurgir *ipso facto* par défaut, mais par défaut seulement : il y aurait donc *centrage*) ; dans les hypothétiques, *si* (*sei*) signale simplement que l'énonciateur pose un circonstant repère (subordonnée conjonctive) comme soubassement d'un repéré (proposition principale), à l'intérieur d'un système complexe (abstrait et subjectif, du rhétorique à l'imaginaire), le repérage de ce repère circonstant, indispensable pour qu'un système hypothétique soit intelligible, se faisant au prix d'un *recentrage* (ou commutation des coordonnées d'énonciation principale sur des coordonnées *autres*).

⁶¹ Sans doute est-il nécessaire de justifier le terme de commutation, qui s'applique dans le cas de l'exemple (7) (*Si j'étais à ta place...*), mais ne convient pas à tous les schémas de protases. On comparera trois schémas différents illustrés par les exemples suivants :

(A) *Soit un triangle équilatéral (Si l'on trace un triangle équilatéral...)*

(B) *Si effectivement il courait, alors, il n'y a rien d'étonnant (à ce qu'il ait eu un accident).*

(C) *Si j'étais à ta place (je ferais réparer cette marche au plus vite).*

Lorsque le temps de la protase est le présent, comme en A, seule est posée la validation intemporelle d'une relation-repère. La structuration (thétique) du fictif (potentiel) semble se

coexistence de p' et de p, qui n'ont cependant pas le même statut l'un et l'autre.

p. 49

Dans l'énoncé 7, les données situationnelles signalent que la validation fictive de p (<je-être à ta place>) se construit par rapport à p' (non validation de <je-être à ta place>). Car p' (non validation) est le cas.

En français, l'imparfait de la protase signale, comme on l'a vu, que le contenu propositionnel de celle-ci se situe dans un plan toncal. *Si* signale que ce plan est construit à titre de soubassement virtuel. Dans ce plan *toncal*, le contenu propositionnel de la protase est donné comme validé, à titre d'hypothèse (virtuellement : *si*), et observable (aspect de l'imparfait). Sur ce soubassement, dans le même plan toncal, repéré par rapport à la protase, le contenu de l'apodose constitue un virtuel prévisible.

faire à partir de p,p', le triangle équilatéral étant évoqué à partir du potentiel des notions pertinentes (les deux voies, p,p', sont équipossibles).

En B (cf. note 58), il y a reprise de données temporelles et aspectuelles fournies en amont. L'hypothèse (*s'il courait*) pose p comme repère, repris à l'identique (*il courait*) dans le contexte. C'est cette reprise à l'identique qui seule permet de placer dans une protase, un passé simple ou l'aspect *was Ving* (cf. note 58) ; par exemple : « s'il est vrai qu'il courut... », « en admettant qu'il courut... », « s'il courut ce jour-là, comme on a pu le lire dans certaine chronique, nul ne le remarqua. » : on a affaire à une protase hypo-thématique, dans la mesure où le thème adopté est déjà construit en amont. Mais ce cas ne relève pas de notre étude, car s'il y avait ici un conditionnel (*s'il courait effectivement, je ne serais pas surpris qu'il soit / s'il était responsable de l'accident*) il entrerait dans une apodose appréciative dont la protase serait à droite (*s'il était responsable*), l'ensemble apodose-protase 2 étant repéré par rapport à la protase 1.

La construction de la protase se fait sur le passage : en A, de p,p' sur p (structuration thématique) ; en B, de p sur p (reprise thématique) ; en C, de p' sur p (altération).

On en conclut que les trois protases partagent le même statut de repère, mais que leur origine n'est pas de même nature, ne résultant pas d'un même travail au sein de la structure thématique. Le terme d'*hypothétique* s'applique au sens large (thème-repère posé comme soubassement de l'apodose). C'est la conscience du repérage de ces protases en amont, autrement dit le travail dont résulte la structuration d'un hypothème-repère qui permet l'interprétation de tout système hypothétique (potentiel, rhétorique, « irréel »).

Protase au présent (A) proprement *thétique* (cas du potentiel) : une voie envisagée – mais l'*autre* n'est pas exclue : **altérité** inhérente au potentiel ;

protase reprise (B) *thématique* : le contexte a déjà exclu l'autre voie ; ni altérité ni altération ne sont pertinentes ;

en C (6), il y a **altération** : introduction, à titre de repère, d'un élément nouveau : ici, l'élément nouveau est la polarité associée à la relation prédicative ; c'est ce renversement de polarité qui constitue l'altération.

Conclusion : les trois sont hypothétiques, mais seules A et C introduisent des éléments nouveaux. C s'interprète par rapport au contexte comme **altération** et seule A inaugure un thème nouveau (le thème semble posé *ex nihilo*, mais son arbitraire est compensé par sa pertinence : cf. J.-M. Merle 1999).

Que l'interprétation soit celle d'un potentiel (validation non encore exclue) ou d'un « irréel » (validation définitivement exclue), l'hypothèse contenue dans une protase à l'imparfait / prétérit – « si *p* était le cas » – implique que *p* n'est pas le cas, mais *p'*, c'est-à-dire *non-p*, ou *autre que p*. Si l'on supprime le repère posé par *si* / *if*, l'absence de commutation élimine une voie, n'autorisant plus que l'assertion de *p'*, qui est le cas (non validation de <je-êre à ta place>), ou de la contre-vérité *p* (7' : *j'étais à ta place*), qui n'est pas le cas, ou encore l'amorce d'une réécriture d'un passé imaginaire (cf. note 59).

p. 50

Quand on parle de coexistence de *p* et de *p'*, c'est simplement pour rappeler que la protase (*si p*) n'est pleinement intelligible qu'en fonction d'un préconstruit (*p'*) et de la conscience partagée du jeu complexe des repérages (l'énoncé fictif s'accompagnant ici du dédoublement des coordonnées et de la construction d'un plan toncal, en rupture par rapport au plan noncal dans lequel s'inscrivent les coordonnées-origine et le préconstruit *p'* par rapport auquel se construit le contenu propositionnel de la protase).

La traduction :

(7a) [...] *si j'étais à ta place, je ferais réparer cette marche au plus vite.*
(*Les Bijoux de la Castafiore*, p. 17)

(7b) *And if I were you, [...], I'd get that step fixed.* (Traduction anglaise, Leslie Lonsdale-Cooper et Michael Turner, p. 17. Le nom des traducteurs ne sera plus rappelé, ni le numéro de page, toujours le même que dans l'édition en français : la liste complète des titres se trouve dans la bibliographie)

offre une confirmation de la valeur virtuelle (fictive) de la protase. Un simple décalage temporel (inconcevable ici) aurait entraîné l'emploi de *was* (la proposition contraire n'est pas vraie : *was* ne marque pas toujours un simple décalage temporel). Le passage de *was* à *were* signale le franchissement d'une limite supplémentaire, d'ordinaire marquant le passage du singulier au pluriel, ici celui du temporel au virtuel, que l'on appelle d'ordinaire « modal »⁶², du décalage à la rupture. (Comme le prétérit ne possède pas d'autre marqueur que *-ed*, on peut considérer que, dans un premier temps, l'expression de la rupture est une application particulière de l'expression du décalage, du dépassement signalé par *-ed*, puis que l'expression du décalage temporel est, dans un deuxième temps, devenu un cas particulier de l'opération de repérage en rupture.)

⁶² Graham Ranger rappelle que *were* est le vestige d'un subjonctif en vieil anglais.

4.2. Translation (décalage temporel)

(8a) *Oliveira nous avait pourtant bien dit qu'il se tiendrait près de la fontaine [...]* (Coke en stock, p. 26)

Le discours direct que l'on serait tenté de reconstruire derrière cet énoncé (« Je me tiendrai derrière la fontaine »)⁶³, s'il a été pris en charge (prédiction-assertion) par le locuteur secondaire (*Oliveira*), ou énonciateur rapporté, ne l'est plus par l'énonciateur principal de 8 : la **source d'énonciation rapportée** (*Oliveira*) est mentionnée explicitement, et l'énonciateur principal (rapporteur) maintient le repérage du segment rapporté (<S - se tenir près de la fontaine>) par rapport à celle-ci (source rapportée *nous avait pourtant bien dit*).

p. 51

Le marqueur de l'imparfait (dans *se tiendrait*) signale que le *virtuel* auquel renvoie la prédiction se situe dans un plan *toncal*, le plan même dans lequel s'inscrit le segment introducteur. Ce plan toncal résulte ici du décalage (chronologique) entre les deux actes d'énonciation.

Enfin l'emploi du plus-que-parfait dans le segment introducteur implique un repère intermédiaire entre énonciation rapportée et énonciation

⁶³ Il s'agit uniquement d'une manipulation. La reconstitution d'un énoncé au style direct à partir d'un énoncé au style indirect n'est guère légitime, pour plusieurs raisons. La première est que discours direct et discours indirect correspondent à des types d'énonciation radicalement différents.

Le discours direct n'est pas nécessairement discours rapporté. Lorsqu'il est discours rapporté, il peut l'être sans altération aucune. Dans un contexte de fiction, il émane d'un travail d'imitation qui relève de la *mimésis* : choix lexicaux, mises en relations, repérages, ajustements énonciatifs sont des emprunts aboutissant à une représentation stylisée de discours direct. En revanche, le discours indirect est, quant à lui, nécessairement rapporté et il obéit à des contraintes différentes dans la mesure où il tend à s'intégrer au récit. Les choix lexicaux et les opérations mises en jeu aboutiront à une représentation stylisée radicalement distincte du discours rapporté de style direct. A supposer qu'il y ait effectivement eu une première énonciation et donc une première formulation directe, le discours indirect aura ainsi toutes les chances de n'être qu'une reformulation de la substance (référentielle) rapportée. Le discours direct (direct spontané et, par suite, discours rapporté relevant de la *mimésis*), de son côté, privilégiera les ajustements énonciatifs prenant en compte le co-locuteur. Précédemment à (7), il est plus vraisemblable que le locuteur ait simplement répondu « derrière la fontaine » à une question portant sur le lieu, mais il aurait tout aussi bien pu répliquer « d'accord » à une suggestion, ou encore répondre à une question par une question : « Derrière la fontaine ? ». Le paradigme des énoncés de type « discours direct » dont le style indirect offrirait une reformulation de type « discours indirect » reste en général inaccessible (et pour cette raison un ensemble ouvert), car les deux types de représentation (direct et indirect) apparaissent très rarement en séquence, sauf effet de répétition recherché, comme en contexte argumentatif ou dans certains contes de fées, par exemple.

principale : en instaurant ce repère⁶⁴, l'énonciateur principal (rapporteur) délimite rétrospectivement deux zones (dont la frontière se situe en t_{-1} , implicite), correspondant chronologiquement à un en-deçà (incluant l'énonciation rapportée) dans lequel prédire p revenait à asserter la validation à venir, et à un au-delà (incluant l'énonciation principale) dans lequel se constate p' (la non-validation de la prédiction).

p. 52

Une telle situation d'énonciation rapportée favorise l'exploitation du caractère « virtuel non vérifié » du contenu propositionnel rapporté, et le repérage par rapport à une source (rapportée) toncale, permet d'éviter explicitement la prise en charge de l'énoncé rapporté. En français « pourtant bien » porte sur l'acte d'énonciation rapportée et sur l'existence même, dans la zone en deçà du repère intermédiaire, d'une prédiction ayant valeur d'assertion.

Traduction :

(8b) *Oliveira was quite definite that he'd wait near the well, [...]*

En anglais, la prédiction se fait à l'aide de *will / would + BV* ; "*quite definite*" construit un gradient, et pose un degré convenable de prise en charge de son discours par l'énonciateur rapporté.

On peut émettre l'hypothèse que si l'anglais n'a pas besoin de poser le seuil (associé au repère intermédiaire qu'implique le plus-que-parfait) que pose le français, c'est parce que le *preterit* (*was definite*) du segment introducteur est parfaitement compatible avec le discours direct rapporteur principal (alors que le passé composé français comporterait l'ambiguïté aspectuelle propre à l'« aoriste de discours »). Le français introduit ce seuil pour opposer dans leur contradiction la validation annoncée et prise pour assertion d'une part, et d'autre part la non-validation constatée et le retour au non-certain (à la faveur de l'emploi du plus-que-parfait, le français réactive la pertinence du trait « non vérifié »).

⁶⁴ On constate que le repère interne et intermédiaire posé par le plus-que-parfait est métalinguistique : il sert d'abord à poser la trace de l'acte d'énonciation rapportée (auquel nous n'avons pas accès) en le donnant pour certain et de la modalité de l'énoncé rapporté (une assertion ayant valeur d'engagement et relevant du certain ou une simple suggestion, cf. note précédente), puis à réactiver la valeur « pertinent, mais virtuel non vérifiable » propre au conditionnel : il y a donc opposition entre modalité attribuable à l'énonciateur rapporté (**p** activé, repérage en **(E)I**), et prise de position modale de l'énonciateur principal (réintroduction de p' et retour à **EI**, c'est-à-dire à l'incertain *via* le virtuel, ou à **E(I)**, c'est-à-dire à l'improbable, *via* le non vérifié).

La traduction du conditionnel s'aligne sur la précédente : dans les deux cas, en (7) comme en (8), la structure la plus proche donnée pour équivalente du conditionnel se construit à l'aide du modal *would*, suivi de la base verbale (notion lexicale, c'est-à-dire (p,p')), donnant explicitement pour virtuelle la validation envisagée).

4.3. Anticipation temporelle ou projection hypothétique : une distinction qui n'est pas toujours pertinente

Dans l'énoncé suivant, la distinction entre anticipation temporelle et projection hypothétique n'est plus pertinente pour la bonne raison que le conditionnel fonctionne sur les deux tableaux, à la charnière entre emploi « temporel » et emploi « modal » :

(9a) *Dans La Croix du 9 octobre, M. Robert Badinter [...] avait expliqué la nécessité dans laquelle **serait** la France de dénoncer la convention si elle souhaitait rétablir la peine de mort. (Le Monde)*

Le conditionnel répond ici aux exigences de deux repérages successifs.

p. 53

- Le premier, un décalage temporel correspondant à une situation d'énonciation rapportée, et donc dépassée, dont le contenu énonciatif est une prédiction effectuée dans le passé.
- Le second, par rapport à un repère fictif, la protase en *si*.

On constate par ailleurs qu'il est parfaitement possible d'inverser protase et apodose :

(9a') *Dans La Croix du 9 octobre, M. Robert Badinter [...] avait expliqué que, si elle souhaitait rétablir la peine de mort, la France **serait** dans la nécessité de dénoncer la convention.*

En anglais la forme en *would* + BV présente la même compatibilité avec des repères de l'un et l'autre types : *would* s'appuie sur les deux repères internes fournis par le contexte – l'acte d'énonciation rapporté et la protase – et la traduction de cette ambivalence ne pose aucun problème :

(9b) *Writing in the daily La Croix on October 9, Robert Badinter [...] explained that France **would** formally **have** to renounce the entire convention if it wanted to bring the death penalty back. (The Guardian Weekly)*

On peut même formuler ici l'hypothèse que cette distinction n'est jamais pertinente dans une traduction, alors que sont pertinents :

- les critères de **dépendance interne** (interne à l'énoncé, caractéristique de *would+BV*) ou externe (possible dans le cas du conditionnel) ;
- le critère de **congruence** interne (fondamentale dans le cas de *would+BV*, mais non dans celui du conditionnel) ;
- l'orientation de la relation énonciative **vers** la validation (revirtualisation-désassertion rendue possible à l'aide du conditionnel – cas du conditionnel journalistique / pas de réorientation dans le cas de *would+BV*) ;
- ainsi que l'opposition entre *irréel* et *potentiel* et entre les variantes du *potentiel*, cette opposition, en l'absence de marqueurs spécifiques, résultant d'une interprétation du traducteur. Le choix de celui-ci, lorsqu'il est amené à se prononcer, peut être motivé par la recherche d'un effet de sens, mais toujours en fonction de la pertinence pragmatique de son choix, celui-ci étant guidé par les données situationnelles et contextuelles.

Les trois premières remarques seront justifiées au prochain chapitre (ch. 5) ; la quatrième remarque sera reprise et précisée dans la deuxième partie (ch. 6 et 8) et dans la troisième partie (ch. 9).

CHAPITRE 5

Will et Would + Base verbale

p. 54

La première différence entre le français et l'anglais est d'ordre morpho-syntaxique : on retrouve en anglais comme en français le caractère virtuel associé à la notion verbale, mais *would* entre dans une structure auxiliée alors qu'en français la construction est affixée. Sur l'axe syntagmatique (celui-ci n'étant pas considéré comme un axe chronologique des opérations), les marqueurs, en français, viennent à la suite du lexème verbal, auquel ils sont soudés, alors qu'en anglais *would* tient lieu de relateur entre sujet et prédicat.

D'un côté, la forme synthétique du conditionnel français concentre toutes les composantes, nodale, modale et prédicative, de la fonction verbale⁶⁵.

De l'autre, la forme *would* + V implique une répartition des fonctions, les fonctions nodale et modale étant dévolues à *would*. *Would* conserve un sémantisme irréductible, qui tient lieu de critère relateur, autour duquel se noue la relation prédicative, et dont les composantes sont susceptibles d'être réactivées, en fonction du contexte.

5.1. L'héritage sémantique de *WILL* / *WOULD*

La valeur fondamentale de *will*, héritage direct de *willan* (vouloir, désirer, aspirer à) est décrite de façon concordante comme l'expression d'une **compatibilité**⁶⁶, d'un rapport de **congruence**⁶⁷ ou de **concordance**

⁶⁵ — Fonction **nodale** : le verbe a pour fonction de nouer une relation prédicative (la relation fondamentale) ;

— fonction **modale** : le verbe est porteur de modalité syntaxique **et** porteur de modalité énonciative ;

— fonction **prédicative** : la masse lexicale du verbe fournit tout ou partie du sémantisme du prédicat, **et** contribue à déterminer la structure sémantique (ou le schéma actanciel) de la relation fondamentale, ainsi que la structure interne du prédicat.

⁶⁶ Voir *CRGA (Cahiers de recherche en grammaire anglaise, 1982)*, tome 1 : J. Bouscaren, J. Chuquet, F. Demaizière, «Le *WOULD* dit fréquentatif» ; H. Adamczewski (1982), *Grammaire linguistique de l'anglais*, ch. 6. ; J. Bouscaren et J. Chuquet (1987), *Grammaire linguistique*, p. 62 et suivantes.

inhérente⁶⁸, entre prédicat et sujet. Cette valeur se rapproche des origines, en parallèle avec la réactivation de *will* lexical (ex. : "*She wills him back to life...*", *Time*, 1998), lorsque *will* noue une relation émanant de la **volonté** ou de la bonne volonté (modalité radicale, de type IV⁶⁹) du sujet (animé, sauf cas de métaphore) de l'énoncé. C'est encore cet héritage qui favorise l'expression de la futurité⁷⁰ : le *vouloir*, impliquant par essence un décalage (dans l'extralinguistique, entre le désir et son aboutissement), sera apte à exprimer le décalage entre la « visée » (l'occurrence est envisagée mais / et non validée) et la validation de l'occurrence envisagée : cette validation reste bien entendu virtuelle, ce que reflète la base verbale du verbe lexical constituant essentiel du prédicat, et relève du prévisible (modalité épistémique, de type II : cf. note 69).

p. 55

P. Larreya (1984 : 200) souligne à quel point il est difficile de démêler la valeur « prédiction » de la valeur « volonté » (même en présence d'un contexte construit) :

En ce qui concerne l'anglais contemporain, il semblerait donc possible de distinguer trois catégories pour les emplois de prédiction/volition de WILL : (a) volition pure, comme dans [...] *You won't let me breathe* ; (b) prédiction

⁶⁷ J.-R. Lapaire et W. Rotgé, *Linguistique et grammaire de l'anglais*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1991, p. 483.

⁶⁸ H. Adamczewski (1982 : 147) donne la « concordance inhérente » comme trait commun aux emplois de *will* et de *can*. *Will* et *shall* ont par ailleurs pour trait commun d'être plus orientés « vers la prédication », par opposition à *can* et à *may*. Comme *will* et *shall* nouent au même titre que *can* ou *may* une relation prédictive, leur caractéristique commune est reformulée ici *orientation vers la validation* (de la relation prédictive).

Ces deux oppositions recouvrent tous les emplois de *will*, *shall*, *can* et *may* et donnent une cohérence à leurs oppositions et à leur complémentarité.

⁶⁹ A propos des modalités énonciatives dans la théorie d'A. Culioli, cf. J. Bouscaren, J. Chuquet, L. Danon-Boileau (1987), p. 36-37 et suivantes.

⁷⁰ Paul Larreya (1984 : 196-201) retrace les différentes étapes vers l'expression d'une futurité affranchie de tout héritage étymologique. Sa démarche, à propos de *will*, rappelle à la mémoire la remarque de Damourette et Pichon à propos du futur : « Depuis les époques les plus anciennes de la langue, le futur exprime les phénomènes à venir en les présentant comme certains, tout au moins avec toute la certitude que peut comporter l'avenir. », ainsi que celle de Jacques Boulle (cf. ch. 1, § 1.2.1.2, p. 18). Cf. P. Larreya : *Le possible et le nécessaire : modalités et auxiliaires modaux en anglais britannique*, Paris, Nathan Recherche, 1984.

Remarque : en adoptant la *congruence interne* comme composante de l'invariant de *will*, on laisse subsister une trace de l'héritage. Mais cette composante n'est nullement incompatible avec la prédiction « pure ». Elle la favoriserait même plutôt, *via* l'effacement maximal de l'énonciateur (qui noue la relation énonciative en la centrant sur les critères de congruence interne et d'orientation de la relation prédictive vers la validation).

pure, comme dans *She'll be 20 next month* ; (c) prédiction + volition, comme dans *Will you have some tea?* [...] Dans la pratique, toutefois, il est difficile de distinguer la deuxième catégorie de la troisième. On pourrait certes affirmer que l'on a affaire à une prédiction pure chaque fois que le procès est de nature non-volontaire (par exemple *be 20*), mais rien n'exclut la possibilité d'avoir une prédiction pure dans le cas où le procès est volontaire.

p. 56

La même remarque s'applique à la distinction entre première et troisième catégories.

Il est en effet fréquent que l'on puisse déceler une superposition des interprétations radicale (volonté) et épistémique (prévisible)⁷¹ : la valeur radicale incluant la compatibilité sujet-prédicat, et le prévisible se concluant à partir de cette compatibilité, en fonction des circonstants. Ainsi dans l'exemple suivant :

(10) *There were two sisters, Maude and Angela, who lived on the Thanet Marshes in a cottage [...]. They were craft workers in metals, wool and cloth and dried flowering things, and they were as green as grass. [...] They **would eat** no meat nor anything from a dairy and their shoes were made of plastic and they fainted at the sight of furs.* (Jane Gardam, "The Pillow Goose", 1995)

Du contexte fourni en amont, le lecteur est amené à induire un comportement caractéristique et donc à anticiper sur la modalité nouant la relation *<They-eat meat or anything from a dairy>* : une telle relation entrerait en contradiction avec ce qui précède si un refus ne venait confirmer son caractère invraisemblable. De cette superposition (ici refus + (in)vraisemblance) résulte l'interprétation « propriété caractéristique du sujet » (*unlikely to 1 lexical, not inclined to*), « comportement prévisible » (*unlikely to 2, épistémique*).

Quelle que soit l'interprétation de *will / would*, radicale, épistémique, superposition des deux interprétations ou prédiction pure, la fonction nodale de *will / would* s'accompagne d'une fonction modale dont l'invariant est la **congruence interne** et une **orientation de la relation prédicative nouée autour de *will / would* vers la validation**.

⁷¹ Le lien est tellement étroit entre valeur radicale et énonciation d'un prévisible, via la compatibilité sujet-prédicat, que J.-C. Souesme établit une identification « *Will* modal radical = valeur de prédictibilité » (*Grammaire anglaise en contexte*, Paris, Ophrys, 1992, p. 145).

5.2. L'énonciateur et *will*

L'emploi de *will*, comme celui de tout relateur, résulte bien entendu de choix dont l'énonciateur est responsable, ces choix et ajustements reflétant une intention de signifier et permettant à la relation prédicative d'accéder au statut de relation énonciative⁷². Nous faisons ici l'hypothèse que l'emploi de *will / would* signale aussi un effacement maximal de l'énonciateur⁷³.

p. 57

On a vu que lorsque cette relation se noue à l'aide de *will / would*, l'invariant était la compatibilité, la congruence sujet-prédicat (que l'on ait affaire à une prédiction pure, ou à l'expression d'une volonté) et une orientation vers la validation de la relation nouée autour de *will / would*. En énonçant cette compatibilité et cette orientation, l'énonciateur signale que toute intervention extérieure est superflue et non pertinente, le cas extrême étant l'interprétation radicale de *will* posant comme critère relateur la volonté du sujet.

A l'inverse de *would, should* radical signale la « non-autonomie » du sujet (cf. J. Bouscaren et J. Chuquet, 1987 : 57), l'absence de congruence *a priori* entre sujet et prédicat, et donc une dépendance externe (de type déontique).

Ainsi les deux exemples suivants s'interprètent de façon radicalement différente :

(11a) *Votre pipe ?... Qu'aurais-je fait de votre pipe ?...* (Objectif Lune, p. 30)

(11b) *Your pipe ? What would I want with your pipe ?*

(12a) *Pourquoi aurais-je l'air réjoui ?* (Objectif Lune, p. 56)

(12b) *Why on earth should I look happy ?*

Dans les deux cas, la modalité de phrase interrogative établit une relation de dépendance énonciateur-coénonciateur (« selon vous, ... ? »), mais le traducteur, en 11b, pose comme critère relateur de la relation énonciative la compatibilité même du sujet et du prédicat (implicitement, il n'y a pas d'instanciation envisageable de la place laissée ouverte par *wh-*), prêtant ainsi

⁷² cf. L. Danon-Boileau, *Enonciation et référence*, Paris, Ophrys, 1987, p. 15-25.

⁷³ Dans les cas d'identification énonciateur-sujet de l'énoncé, cet effacement ne semble plus pertinent (*I'll do it*, offre spontanée, ou *All right then, I'll do it*, acceptation résignée), puisque cette identification rappelle que l'énonciateur est à l'origine même de la compatibilité énoncée. Mais l'énonciateur n'en prononce pas moins la compatibilité sujet-prédicat, la congruence inhérente aux termes en présence, **indépendamment de toute contrainte** : s'il y a encore trace d'un conflit, elle sera marquée par *all right then* ou par l'intonation, *will* signalant la résolution de ce conflit : c'est dans ce sens que l'intervention **de l'extérieur** (de l'énonciateur sur le sujet de l'énoncé) est effacée. L'identification énonciateur-sujet de l'énoncé se matérialise dans le sujet **à l'intérieur de l'énoncé** et le critère de compatibilité **interne** à l'énoncé s'applique également.

au locuteur l'intention d'amener le co-locuteur à reconnaître que le **critère de compatibilité** n'est pas satisfait (glose : « mais enfin, vous me connaissez... sur quelle compatibilité sujet-prédicat s'appuierait l'orientation vers la validation d'une telle relation ? »).

p. 58

En 12b, le choix de *should* établit une dépendance supplémentaire et *ipso facto* signale l'absence de congruence (glose : « trouvez moi une bonne raison, car il faut m'en imposer une étant donné qu'il n'y a *a priori* aucune comptabilité entre ce prédicat et moi sujet de l'énoncé »).

En 11b le co-locuteur est amené à se prononcer sur la compatibilité **interne** à l'énoncé (critère interne non vérifié ici mais **central** et seul pertinent) ; en 12b il est invité à pallier l'absence de compatibilité interne (à l'énoncé) par une intervention de l'extérieur (critère interne exclu et non pertinent, intervention extérieure **fondamentale**, dépendance **externe** rattachée ici à la cause recherchée, *why* [...] ?).

Lorsque *will* / *would* n'expriment plus la volonté, mais le prévisible, le probable, la futurité, le critère **interne** de compatibilité et l'**orientation** vers la validation demeurent. Toute prise de position épistémique opérée à l'aide de *will* / *would* revient ainsi à placer un énoncé sur le gradient épistémique **en fonction de** ce critère de congruence interne. L'énonciateur prononce donc que les éléments en relation (sujet, prédicat, circonstants) se situent d'eux-mêmes⁷⁴ dans une relation de congruence, indépendamment de toute intervention de l'extérieur : de là découle l'interprétation « propriété caractéristique », « comportement prévisible », « très forte probabilité » (que l'on situe en général dans les meilleures positions sur le gradient épistémique, au plus près du certain), « futurité ».

⁷⁴ On pourrait considérer un « futur d'injonction » du type *You will report tomorrow at 8.00* comme un contre-exemple. La force de contrainte d'un tel énoncé tient d'abord à la situation d'énonciation et au statut respectif du locuteur et de l'allocutaire ; ensuite au fait que le premier énoncé comme compatibles sujet et prédicat alors même que le sujet est l'allocutaire, ce qui revient à verrouiller toute prise en compte de la volonté du sujet allocutaire (ou, à l'opposé, revient à empiéter sur le domaine des propriétés du sujet en énonçant comme sienne une volonté qui n'est pas la sienne – une telle intrusion rejoindrait des injonctions du type « souriez » ou « soyez heureux ») ; enfin, toute trace d'intervention déontique (grammaticale ou lexicale *must* / *should* / *shall* / *order*...) est effacée : la voie tracée par le locuteur est imposée avec d'autant plus de force qu'elle n'offre aucune prise à la contestation. Nous retrouvons l'exploitation de la caractéristique de *will* exposée ci-dessus : un effacement maximal de l'énonciateur qui prononce comme indéniable, inhérente, interne à l'énoncé, indépendante de toute intervention de l'extérieur, la congruence sujet-prédicat (et l'orientation de la relation vers la validation).

Conclusion : *will* est une forme fondamentalement dépendante des éléments internes d'un énoncé, même dans les cas d'identification énonciateur-sujet de l'énoncé.

p. 59

5.3. *Will* dans un segment repère

L'hypothèse posée ici part des constatations faites à la section précédente : l'emploi de *will* / *would* s'appuie fondamentalement sur un repérage interne à l'énoncé. Lorsque *will* / *would* tendent vers une interprétation épistémique, la prise de position épistémique de l'énonciateur est avant tout conclusive, repérée par rapport à des indices, un contexte, des critères de compatibilité, l'interprétation d'une situation et, à ce titre, cette prise de position n'est pas hypothétique (repère) mais **conclusive et repérée**, orientée vers la validation. On ne peut dire d'un tel énoncé qu'il est la formulation d'une hypothèse (repère), alors qu'il est essentiellement conclusion repérée⁷⁵.

Ainsi, l'énoncé suivant contient un conditionnel présenté explicitement comme « hypothétique » :

⁷⁵ Ensuite seulement le segment repéré sera susceptible de devenir repère. Ainsi, on ne peut énoncer *S'il est probable que...* (c'est-à-dire prendre un segment épistémique pour repère) sans qu'il y ait pour préalable (préconstruit) *Il est probable que...* (conclusif et repéré).

Mais il s'agit ici d'une tendance d'autant plus difficile à vérifier que 1. la superposition des valeurs de *will* / *would* établit un continuum entre les deux extrêmes (épistémique et radical) qui comporte pour invariant, d'une extrémité à l'autre, le critère de compatibilité. 2. La perception unitaire de *will* / *would* engendre une réticence à repartir vers un éclatement des valeurs : quels que soient les emplois et contextes, il s'agit bel et bien d'un seul et même *will*, d'un seul et même *would*.

Ainsi, à quelqu'un qui manifeste quelque inquiétude parce qu'on vient de lui emprunter un bien précieux, on pourra dire *"She'll give them back to you"*. En tant que prise de position épistémique (solution – incomplète – d'un problème de connaissance), il s'agit d'une conclusion fondée sur la compatibilité des éléments internes de l'énoncé (tel sujet, tel prédicat, tels circonstants mis en relation => telle conclusion (repérée) : très forte probabilité). Mais il n'est nullement exclu que, en situation, cette conclusion soit mise à contribution comme repère (*Don't worry, she'll give them back to you : she'll give them back to you*, repère de *don't worry*). Mais le segment-repère est alors reprise de conclusion : *will* / *would* expression de la probabilité est repéré **avant** d'être repère.

Remarque : par définition, une modalité épistémique formule un problème de connaissance, au même titre que l'assertion. Mais l'assertion comporte la solution du problème en donnant un énoncé comme certain, alors que l'épistémique se caractérise par un gradient en deçà du certain. Les relations de voisinage des modalités de type I (assertion) et II (épistémique) ne font aucun doute (cf. note 31, p. 20), au point que l'on peut envisager l'assertion comme un cas particulier de l'épistémique (le *centre attracteur* du gradient épistémique), et que certains grammairiens nomment modalités assertives les modalités épistémiques.

(13a) *Toutes les hypothèses peuvent être émises, qui vont de la plus indulgente – le fichier se serait « perdu » durant des années [...] – à la plus sévère : une volonté inébranlable de cacher la détention de documents [...]* (Le Monde)

(13b) *This gave rise to all kinds of surmises, ranging from the most indulgent – the records were "lost" over the years [...] – to the most severe: there was an unshakable determination to conceal documents [...]* (The Guardian Weekly)

Page 60

Ce conditionnel a pour caractéristique de ne pas être conclusif, et de ne signaler nullement la congruence des éléments en relation ni le caractère probable d'une telle relation (**orientation contraire** malgré la polarité positive (affirmative) du segment : relation prédicative « invraisemblable » et non « vraisemblable »), arbitraire de l'« hypothèse » caractéristique du *thétique* (cf. notes 44, p. 33 et 56, p. 46) et non du conclusif, intrusion d'une origine-point de vue externe et éventuellement remise en cause de la fiabilité d'une source, selon l'interprétation que l'on fait des guillemets entourant « perdu » / "lost") :

Le traducteur ne peut employer *would*+BV pour les raisons évoquées ci-dessus : arbitraire de la relation sujet-prédicat, non congruence, repérage par rapport à une source extérieure (présence des guillemets) et non repérage interne, réorientation vers la mise en doute (désassertion) et non vers l'expression du probable ou du vraisemblable, « hypothèse » (*surmise*) qui n'est ni hypothèse (*hypothesis*) ni conclusion (prise de position épistémique).

Would étant exclu, la source n'étant pas mentionnée, le traducteur a recours à une assertion, les deux indices (*surmise*, "lost") qui demeurent suffisant à nuancer sa fiabilité.

En revanche, dans un segment repère, soit *will* / *would* entrent dans une reprise de préconstruit, soit l'interprétation de *will* tend à être radicale : à l'inverse de l'épistémique qui conclut au probable à partir de critères de compatibilité, *will* / *would* radical fournit pour point d'appui (repère) le critère de compatibilité réactivé. A l'extrême, *will* / *would* retrouve sa valeur pleine de *volonté du sujet*.

En conclusion :

1. L'interprétation épistémique de *will* / *would* est fondamentalement repérée. Elle conclut à la congruence interne et à l'orientation vers la validation.

2. L'interprétation radicale de *will* / *would* signale une congruence interne et une orientation vers la validation. Mais elle n'est pas fondamentalement conclusive et elle est donc apte à nouer une relation-repère.

Page 61

5.3.1. Le prévisible ou le vraisemblable pris comme repère

Ce sont sans doute les emplois les plus rares. Rarissimes parce qu'ils viennent en apparence contredire les caractéristiques dominantes de *will* / *would*. G. Leech⁷⁶ en donne l'exemple suivant (1971, 1987 : 65) :

If you will be alone at Christmas, let us know about it.

qu'il commente ainsi :

The effect of using *will* here is to make the relation between the *if* clause and the independent [sic] clause a matter of present rather than future contingency; i.e. 'If you can predict *now* that you will be alone at Christmas, let us know about it *now* (or at least before Christmas)'. The effect of the Simple Present is quite different: *If you are alone at Christmas, let us know about it*. This means: 'If, at Christmas, you find yourself alone, let us know about it *at that time*'.

Remarques

1. La première glose ('*If you can predict now that you will be alone at Christmas, let us know about it now (or at least before Christmas)*') montre bien que c'est le caractère prévisible, vraisemblable, de la relation (<you-be alone>) qui est pris comme repère de la seconde proposition.

2. Cette même glose montre que, avant d'être pris comme repère, ce caractère prévisible **résulte d'un travail préalable** (explicite, fourni en amont, ou implicite : *If you can predict*). Il y a donc **reprise** selon l'enchaînement suivant : a) **préalable** : relation <I/you – be alone at Christmas> vraisemblable ; b) **reprise** de ce préconstruit (préalable) : *If so, ..., c'est-à-dire, « Si une telle orientation est avérée... »*.

3. La glose donnée pour l'exemple modifié (*If you are alone...*) montre bien que le repère construit à l'intérieur de la subordonnée n'est plus le caractère prévisible de la relation, mais la **validation** même de cette relation. On retrouve alors le type de repérage le plus fréquent, celui qui, centré sur une **validation**-repère, exclut l'emploi de *will* (qui n'est tout simplement plus pertinent) dans l'immense majorité des subordonnées hypothétiques ou temporelles (en *if, when, after, etc.*).

L'exemple suivant, dans lequel *won't* ne peut pas donner lieu à une interprétation radicale pleine, mais continue d'exprimer la congruence sujet-prédicat et l'orientation vers la validation, correspond bien à la glose de

⁷⁶ Geoffrey N. Leech, *Meaning and the English Verb*, Londres, New York, Longman, 1971 (rééd. 1987).

Leech (*if you can assure me / predict now that it won't take long*) et reflète le préalable (**you** know whether it will take a long time or not) :

Mrs Slater doesn't live here, I said. What'd she win?

I have to show you, he said. May I come in?

*I don't know. **If it won't take long**, I said. I'm pretty busy.* (Raymond Carver, "Collectors", 1976)

Page 62

R. Quirk & alii⁷⁷ (1985 : 1009) donnent, eux aussi, quelques exemples de protases en *will*, dont le suivant :

If the water will rise above this level, then we must warn everybody in the neighbourhood.

Ils lui opposent la variante dans laquelle le repérage fourni par la subordonnée se fait non plus sur le caractère vraisemblable, prévisible, de la relation, mais sur la validation de cette relation :

If the water rises above this level, then we must warn everybody.

Ils considèrent que ce second énoncé est peu vraisemblable ; il revient en effet à rendre l'alerte tributaire non plus de l'anticipation d'une aggravation de la situation mais de la validation même de cette aggravation. Il impliquerait alors que l'on attende pour donner l'alerte que la cote d'alerte soit dépassée, alors que l'énoncé précédent implique que, ce dépassement étant prévu (congruence et orientation vers validation), l'alerte doit être donnée.

C'est ainsi que l'on en arrive à une situation de repérage peu ordinaire, pour des raisons bien compréhensibles : c'est ici le caractère prévisible d'un contenu propositionnel, celui du premier segment, qui tient lieu de repère pour le second segment.

Or, si une telle situation de repérage est rare, c'est que, pour remplir sa fonction, un repère a besoin de stabilité et que, dans l'immense majorité des cas, c'est la validation-même d'un contenu propositionnel qui tient lieu de repère et non son caractère prévisible.

De manière complémentaire, le caractère prévisible d'une relation tend à être repéré plutôt que repère. Mais le dialogue de R. Carver cité ci-dessus et l'exemple de Quirk & alii, montrent bien qu'il est ici parfaitement pertinent de prendre pour repère le caractère prévisible et non la validation des contenus propositionnels des segments *If it won't take long* et *If the water will rise*.

⁷⁷ R. Quirk, S. Greenbaum, G. Leech, J. Starvik, D. Crystal, *A Comprehensive Grammar of the English Language*, Londres, New York, Longman, 1985.

Mais il ne fait aucun doute non plus que le caractère prévisible de ces segments-repères est présupposé (implicite préalable : prévisible déjà connu, du co-locuteur dans le cas de Carver, du locuteur au moins dans le cas de Quirk & alii), et que c'est en tant que tel qu'il peut servir de repère : il résulte d'un travail préalable de repérage. *Will* n'est pas apte à un fonctionnement *thétique* (à structurer un thème *ex abrupto*), sauf dans ses emplois radicaux.

Page 63

Quirk & alii ajoutent d'ailleurs que, dans les protases en *will* / *would* correspondant à ce type d'interprétation (caractère prévisible, vraisemblable, de la relation repère), la présence de l'aspect *be-Ving* est plus fréquente que son absence (sans doute précisément parce que la protase correspond à la reprise, à titre de repère hypothétique, d'un travail préalable d'évaluation épistémique). L'exemple suivant se comprend ainsi :

(14) *I expect you'd have **mitched off** school { if you'd have been doing Thucydides }⁷⁸.* (Rachel Gould, "Thucydides", 1983)

Glose de la protase : « à supposer (*if* => prédication repère, donc « à titre de repère hypothétique ») rétrospectivement (*have -en*) un tel préconstruit (*be + Ving*), associé à un tel prédicat (*do Thucydides*), vraisemblable (*will*) dans un plan imaginaire (*ed*) et compatible (invariant de *will*) avec un tel sujet (reprise de *you*) ».

5.3.2. La valeur radicale de *will* / *would* prise comme repère

Lorsque *will* entre dans un segment-repère, la valeur radicale de *will* est de loin la valeur la plus fréquente : c'est alors le *vouloir* du sujet qui est critère-relateur et critère-repère. M. Brookes⁷⁹ illustre la réactivation de cette valeur par les exemples suivants :

(A) *If you will / would just fill out the application form, I'll fetch the personnel manager.*

(B) *If you fill out the application form, I'll fetch the personnel manager.*

Il les commente ainsi : "*Statement B implies a condition 'I won't fetch the manager unless...' whereas statement A could be paraphrased 'If you don't mind doing that while you are waiting...'. It is clear then, that the use of 'will' or 'would' after 'if' is very much more polite.*" Ce surcroît de politesse tient à ce que, en A, le repère est précisément le (*bon*) *vouloir* de

⁷⁸ Les accolades en caractères gras { } seront utilisées dorénavant pour désigner les protases et mettre en évidence des énoncés ayant un fonctionnement de systèmes hypothétiques.

⁷⁹ *My Grammar Is Rich*, Paris, Ellipses, 1996, p. 50.

l'allocutaire, alors que, en B, le repère est la *validation* de la relation contenue dans la protase.

Ce type de construction est très fréquent. Les énoncés suivants, par exemple, construisent leur **protase** sur cette dernière valeur (bonne volonté du sujet) :

(15a) *Je **serais** particulièrement heureux { si vous **consentiez** à me revendre votre bateau }.* (*Le Secret de La Licorne*, p. 4)

(15b) *I **would be** so very grateful { if you **would agree** to sell me your ship }.*

(16a) *Quelle **serait** leur joie { si vous acceptiez de venir, comme vous êtes là, leur chanter quelque chose }.* (*L'affaire Tournesol*, p. 55)

(16b) *[...] and it **would give** us much pleasure { if you **would agree** to come, just as you are, and sing for us }.*

Page 64

En anglais, en raison de la valeur fondamentale de *would* (congruence interne), la présence de *would* n'est nullement incompatible, comme on vient de le voir, avec celle de la conjonction *if*. En posant *would* comme relateur sujet-prédicat et le consentement (*vouloir*) du sujet (*you*) de la protase (et coénonciateur) comme critère de compatibilité entre prédicat et sujet, mais sans exclure la voie négative, c'est-à-dire soit le refus soit l'absence de consentement (*vouloir*), l'énonciateur pose également ce consentement comme repère (rôle de *if*) de l'apodose appréciative (*I **would be** so very grateful / it **would give** us much pleasure*).

On peut se demander si le choix du traducteur n'est pas redondant puisqu'il pose en séquence deux notions (grammaticale *would* et lexicale *agree*) exprimant l'une et l'autre la concordance. L'intérêt d'un tel choix tient à ce que, en évitant le repérage de l'apodose par rapport à la validation (*if you agreed*) de la relation (<you-agree>), il élimine l'interprétation fournie par la glose de B ci-dessus (condition nécessaire) et donc toute nuance comminatoire en 15 (*no gratefulness unless...*) et toute nuance de caprice en 16 (*no pleasure unless...*). La pression n'en est que plus efficace en 15, le caprice mieux à même d'être satisfait en 16 : le repérage de l'apodose ne se fait pas par rapport à l'obstacle de la validation préalable de la protase, mais par rapport à l'absence d'obstacle matérialisée par *would*.

5.4. Protase en *si* contenant une forme en *-rait*

En français, en revanche, les rares cas où une forme en *V-raît* apparaît dans une protase en *si* sont ceux que les grammairiens décrivent comme des

cas de « contamination »⁸⁰ par télescopage de deux structures. L'énoncé suivant en fournit un exemple :

(17a) « Au lieu de parler de notre travail, les politiques ont surtout dit que Maastricht signifiait moins de fonctionnaires, moins de pouvoir pour eux, plus de contrôle par les Etats. Comme si **tout irait mieux { sans nous }**. » (Le Monde)

(17b) “Instead of talking about our work, the politicians' main message was that ratification of the Maastricht treaty **would result** in fewer EC officials, less power in their hands, and increased control by individual member states. It was almost **as if** they thought everything **would work** better { **without us** }.” (The Guardian Weekly)

Page 65

Il y a ici, dans la comparaison chimérique (ou comparaison hypothétique ou comparaison explicative) introduite par *comme si*, télescopage de deux repérages, l'un par rapport à une source d'énonciation rapportée (*les politiques ont dit que*), l'autre par rapport à un repère hypothétique (*sans nous*). La solution du traducteur est ici de faire réapparaître le repérage interne par rapport à un segment introducteur (*they thought* – souligné ici en tant qu'élément introducteur) relais à l'intérieur de la comparaison chimérique.

⁸⁰ Ex. : *Je veux être foudroyé si elle n'irait pas remettre une lettre d'amour à la reine si je l'en priais* (Mérimée). « Si je l'en priais elle irait... » + « Je veux être foudroyé si... » Cité par R. L. Wagner et J. Pinchon (1991 : 393).

Conclusion

Quelques problèmes de traduction

Page 66

Les énoncés (7) et (8) présentent les deux emplois du conditionnel donnés pour les plus représentatifs. Dans l'un et l'autre cas, la traduction propose *would* + *BV* (base verbale) comme équivalent le plus proche. Pour rappel :

(7a) [...] *si j'étais à ta place, je **ferais** réparer cette marche au plus vite.*
(*Les Bijoux de la Castafiore*, p. 17)

(7b) *And if I **were** you, [...], I'd **get** that step fixed.*

(8a) *Oliveira nous **avait** pourtant bien **dit** qu'il **se tiendrait** près de la fontaine [...]* (*Coke en stock*, p. 26)

(8b) *Oliveira was quite definite that he'd **wait** near the well, [...]*

Mais on ne peut bien entendu en inférer une équivalence définitive. Les caractéristiques de *would* + *BV* ne recouvrent pas celles du conditionnel français puisque celui-ci peut :

- s'employer dans un segment repère, sans pour autant que soit posé pour repère le caractère vraisemblable, probable, d'une relation ni la volonté du sujet (ex : conjonctives temporelles, protases en **-rait**, relatives déterminatives chimériques) ;
- structurer un virtuel subjectif jusqu'à l'arbitraire (conditionnel thétique de type ludique, ou thétique de type chimérique) : de tels énoncés se caractérisent par leur dépendance externe ;
- exploiter le trait « non vérifiable » (conditionnel journalistique ou de précaution) pour colorer de non-certain le contenu d'une assertion. De tels énoncés se caractérisent non par leur orientation vers la validation, mais par une orientation contraire.

En anglais, en revanche, l'emploi de *would* engage l'énonciateur dans un jugement sur la congruence des termes mis en relation et sur l'orientation de la relation prédicative vers la validation : cette congruence interne est fondamentale, rend nécessaire l'effacement de toute intrusion de l'extérieur et

favorise un repérage interne de type contextuel. Autrement dit, l'héritage sémantique de *will* / *would* persiste dans leur invariant et interdit tout type de repérage susceptible d'évacuer le critère de congruence interne (cas cités ci-dessus).

Page 67

En tant que forme dépendante d'un repérage complexe, le conditionnel peut être repéré, tout comme *would* + BV, par rapport à un repère interne (repère hypothétique ou source énonciatrice rapportée). Ce sont les deux emplois qui mettent explicitement en œuvre un repérage indirect, par le biais duquel se construit le plan *toncal*.

Mais le conditionnel pourra aussi être entièrement dépendant d'une source extérieure, ce qui n'est possible dans le cas de *would* que lorsqu'il y a identification énonciateur-sujet de l'énoncé. Mais ce cas, comme on l'a vu, réactive l'invariant sémantique (compatibilité), maintient l'orientation (vers la validation), et ne contredit en rien le critère de dépendance interne, puisque, à la faveur de l'identification énonciateur-sujet de l'énoncé, la source se trouve matérialisée à l'intérieur de celui-ci (1ère personne) et le sujet, lieu-tenant interne à l'énoncé de l'énonciateur, répond aux critères fondamentaux comme tout autre sujet⁸¹.

Il ne fait donc aucun doute que l'équivalence possède ses limites et qu'il sera parfois nécessaire de recourir à d'autres solutions pour exprimer dépendance externe, structuration thétiq, validation-repère ou désassertion, qui toutes font partie du champ d'application du conditionnel, mais sont en contradiction avec celui de *would* + BV.

1. Repérage : rôle de l'analyse

L'exemple suivant, quant à lui, semble n'offrir qu'un repérage de type temporel par rapport à une situation d'énonciation rapportée :

(18a) *Prenant l'hypothèse d'une sécession du Québec dans un climat d'extrême tension, menant le Canada à la balkanisation, la plus grande banque du pays, qui milite pour le « oui », a affirmé qu'en dix ans cette « désunion » **pousserait** 1,25 millions de Canadiens à s'expatrier aux Etats-Unis, les autres voyant leur revenu baisser de 5 %. La croissance du PIB **souffrirait** d'un manque à gagner de 18 %. (Le Monde)*

⁸¹ W. Rotgé cite (J.-R. Lapaire et W. Rotgé, 1993 : 165) G. Lakoff (1980) : "Where there's a will there's a way". L'interprétation de *will* nominal est bien entendu celle de la volonté, mais on pourrait tout aussi bien donner une interprétation métalinguistique universelle à ce proverbe : tout emploi de *will* / *would* implique le frayage d'une **voie** et une **orientation vers** la validation (orientation qui semble radicalement opposée à celle du conditionnel de désassertion, par exemple).

(18b) *Working on the hypothesis of Quebec seceding in a climate of extreme tension leading to a Balkanisation of Canada, the country's largest bank, which is campaigning for a "yes" vote, has declared that in ten years this "disunion" **would force** 1.25 million Canadians to pull up stakes and go to the United States, while the other Canadians **would see** their incomes dropping by 5 per cent. The growth of the GDP **would decline** by 18 per cent. (The Guardian Weekly)*

Page 68

Or on constate que le traducteur a opté, en traduisant le segment introducteur *la plus grande banque du pays a affirmé que* (souligné en tant que segment introducteur) par un *present perfect* (*has declared that*), pour l'interprétation « aspect de présent » et non pour l'interprétation « passé » (l'une et l'autre étant permises par l'ambivalence du passé composé français) : le lien entre l'argumentaire rapporté et le contexte électoral, thème de l'article, justifie le choix d'un *present perfect*. Or un repérage introductif au présent ne saurait *a priori* justifier l'emploi de *would*.

On s'aperçoit par ailleurs qu'une transposition-reconstitution de style direct – effectuée à titre de manipulation – donnerait : « *Cette désunion pousserait...* » (et non *poussera*).

Ensuite, on constate que le contexte amont contient explicitement une hypothèse : « *Prenant l'hypothèse d'une sécession du Québec dans un climat d'extrême tension* ». Le terme d'hypothèse est ici employé au sens de repère hypothétique (*hypothesis*).

Enfin, { *cette « désunion »* } est une reprise intégrale du repère hypothétique complexe posé en amont, et joue pleinement son rôle de repère hypothétique sur lequel se fonde la projection [...] *pousserait* [...].

Dans la traduction, c'est donc { *this "disunion"* } qui seul justifie, en tant que repère hypothétique, l'emploi de *would*.

En tant que repère hypothétique, cet élément ne constitue pas une proposition entière, mais il joue un rôle identique à celui d'une protase dans la mesure où il fournit un thème-repère sur lequel s'appuie l'apodose (qui en est le développement logique).

2. Quelques problèmes de traduction

Le traducteur est déjà sensibilisé au problème abordé ici : le seul danger est que naisse un automatisme des deux emplois donnés pour dominants. Même si la forme *would+BV* peut être considérée comme le plus proche équivalent anglais du conditionnel français, comme en attestent les énoncés 7 et 8, toute forme en *V-raït* ne pourra pas se traduire par *would + BV*. Ainsi, l'énoncé suivant (conditionnel conjectural) :

(19a) [Entretien avec le ministre des biens culturels italien] — *En refusant de « prêter » la place Saint-Marc pour la clôture du Festival de Venise, vous avez suscité des polémiques. Le public **serait-il** insensible à son patrimoine culturel ? (Le Monde)*

(19b) *A great deal of fuss was made over your refusal to “lend” the Piazza San Marco for the closing ceremony of the Venice film festival. **Do you think** the public **is** insensitive to their cultural heritage? (The Guardian Weekly)*

Page 69

Un grand nombre de situations énonciatives permettent néanmoins de recourir en toute confiance à la forme *would* + *BV*. Énonciation rapportée et protase en *si* fournissent bien entendu les repères internes sur lesquels peut s'appuyer *would*+*BV*. Mais la protase (le repère hypothétique) est souvent un élément de l'énoncé moins voyant qu'une subordonnée hypothétique en *si*, comme le montre encore l'exemple suivant, dont la traduction fait réapparaître un repérage en *if* (Rappel : la protase est signalée par des accolades { }) :

(20a) [...] *je suis certain que nos téléspectateurs **seraient ravis** { de vous entendre interpréter pour eux cette œuvre }...* (Les Bijoux de la Castafiore, p. 33)

(20b) [...] *I know our viewers **would be overcome** { if you would sing that great aria for them }...*

On constatera que le repère hypothétique peut se loger dans une complétive au subjonctif ou à l'infinitif, dans un syntagme prédicatif, un circonstant, mais il peut aussi être sujet d'une apodose (comme l'a montré l'exemple 18) ou élément syntaxiquement indépendant, ou encore ellipse (protase zéro), perçue uniquement à partir de l'apodose pour indice.

L'étude de ces différents repères sera l'objet de la prochaine partie, ainsi que celle des protases en *V-raît*, qui jouent toujours le rôle de repère hypothétique, mais à l'intérieur desquelles le conditionnel ne peut plus se traduire par *would* + *BV* :

(21a) *{ Ne saurait-on rien de lui } que Latino Bar, cette fleur étrange cueillie dans le golfe de Maracaibo, **suffirait** à l'imposer comme un cinéaste indispensable. (Le Monde)*

(21b) *But { even if Leduc **were** a total unknown }, his “Latino bar” **would suffice** to put him in the first rank of contemporary film-makers. (The Guardian Weekly)*

Dans un système hypothétique *si p imparfait - q conditionnel*, la distinction entre « irréel » et *potentiel* résulte toujours d'une interprétation du contexte et de la situation, qui seuls sont susceptibles de donner sa

pertinence à cette distinction. La traduction du conditionnel donnera parfois lieu à l'emploi de *will* + *BV*, dont on constatera les effets de sens, plus appuyés qu'en français :

p. 70

(22a) «*Je veux les convaincre que l'investissement fait par les Etats-Unis pour la démocratie en Haïti n'est pas vain, et que { ne pas le mener à son terme } reviendrait à perdre tout ce qui a été fait : cette belle aventure de l'armée américaine aurait été pour rien.*» (Le Monde)

(22b) "*I want to convince them that US investment for helping democracy in Haiti is not in vain, and that { if it is not carried out properly }, there is a risk of losing everything that has been achieved. The fine American army operation will then have been for nothing.*" (The Guardian Weekly)

Par ailleurs la projection hypothétique ne se prolonge pas en anglais comme en français à l'intérieur des ramifications de l'apodose, *would* disparaissant là où le conditionnel persiste, comme dans la traduction de l'exemple suivant :

(23a) «*{ Si le sida était l'équivalent de la peste }, on pourrait dire que les pays auraient raison de mettre en place des barrières sanitaires à leurs frontières.*» (Le Monde)

(23b) "*{ If Aids were the same thing as the plague }, it could be argued that countries were right to erect health barriers at their borders.*" (The Guardian Weekly)

La traduction des subordonnées temporelles est sans doute le cas le mieux connu, et suscite l'analyse des relations de repérage entre propositions à l'intérieur d'un énoncé :

(24a) *Comme chaque soir, dès qu'il serait avec Odette, [...], il cesserait de pouvoir penser à elle, [...]* (Du côté de chez Swann, p. 225)

(24b) *As on every other evening, once he was in Odette's company, [...], he would cease to be able even to think of her, [...]* (p. 250)

La traduction des relatives, et notamment des relatives chimériques, posera un problème du même ordre :

(25a) *A sa mort, survenue en 1938, toute l'œuvre du « saint Jean-Baptiste du fascisme », comme on l'appela dans certaine nécrologie, apparaissait déjà comme l'immense erreur d'un homme de génie qui aurait passé sa vie à installer des voies ferrées dans un désert.* (Le Monde)

(25b) *On his death in 1938, it was clear that the whole oeuvre of this "St John the Baptist of Fascism", as an obituarist called him, had been a*

*monumental error : he was like a genius who **had spent** his life building railway lines that **led** nowhere. (The Guardian Weekly)*

p.71

Mais la traduction du conditionnel français donne aussi lieu en anglais à des transpositions – lexicalisation de la modalité au moyen de verbes (*seem, appear*), d'adverbes (*apparently*), d'adjectifs (*likely*), de locutions prépositives (*according to*) – qui ont pour point commun d'introduire des repères supplémentaires, traces de subjectivité (repères-points de vue) ou relais d'une source énonciatrice rapportée, repérages internes dont le français se dispense. A la transposition s'ajoute la modulation, qui réorganise l'énoncé à partir d'un terme différent (d'où parfois changement de diathèse), pour répondre à des exigences elles aussi liées aux problèmes de repérage. Ainsi dans l'exemple suivant (conditionnel journalistique appelé aussi conditionnel de précaution) :

(26a) « Admettriez-vous, leur **aurait-il dit**, que nous discussions des problèmes du Golfe avec l'Irak en votre absence ? » (*Le Monde*)

(26b) "Would you accept it if we discussed the problems of the Gulf with Iraq but without you ?" he **is said to have asked** them. (*The Guardian Weekly*)

Certains énoncés français, enfin, se rapprochent davantage de l'anglais, ceux dans lesquels entrent des verbes de modalité (*voudrait / aurait voulu ; pourrait (ne saurait) / aurait pu ; devrait (il faudrait) / (il aurait fallu) aurait dû*). Le français présente alors une structure syntaxique semblable à celle de l'anglais, puisque le verbe de modalité occupe la même position nodale que les modaux anglais. Les problèmes rencontrés seront alors ceux abondamment développés dans les études consacrées aux modaux, mais également celui posé par la présence du marqueur **-R-**. Le traducteur aura alors à se prononcer non seulement sur l'interprétation de chaque modalité (les deux systèmes ne se recouvrent pas), mais aussi sur le choix d'une structure.